

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

(Quatrième article.)

## L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS. — LES PEINTRES FRANÇAIS.

*Peu de matière et beaucoup d'art*, dit Paul-Louis Courier, un grand maître en style. Que nous sommes loin de compte avec un tel précepte ! *L'art* nous manque, sans doute, mais non pas *la matière*. De cinq à six mille objets d'art à enfermer en deux articles : jugez de notre embarras ! Un poète se flattait d'avoir mis au monde une épopée de vingt mille vers. « A la bonne heure ! lui dit un confrère ; mais il faudra dix mille hommes pour lire cela. » Nous sommes seul pour tant de tableaux et de statues. Aussi ne pouvons-nous offrir, dans les limites étroites de ce travail, qu'un résumé, un aperçu, une introduction, une sorte de frontispice à l'étude comparée de tant d'œuvres venues de tous les points de l'Europe, et même d'Asie et d'Amérique.

Trop heureuse, cette Exposition, si elle réunissait chaque jour les *dix mille hommes* du poète ; mais il n'en est rien : la foule se presse plutôt (pure façon de parler) au Palais de l'Industrie, qu'à celui des Beaux-Arts, et cela prouve assez les tendances tout industrielles et toutes positives de notre époque. Hors le dimanche (jour à quatre sous), on navigue fort à son aise dans la nef artistique de la rue Marbeuf. Les visiteurs s'en plaignent peu ; mais cela ne fait pas le compte des artistes, ni celui de l'entreprise. Le jour à cinq francs (importation anglaise décidément incompatible avec nos mœurs égalitaires et économes), chacun des deux Palais n'est qu'un vaste désert, et la Compagnie réalise là, où elle cherchait un surcroît de bénéfices, une hebdomadaire perte sèche de sept ou huit mille francs. On se demande pourquoi elle persiste dans une tentative si impopulaire, si peu payée de succès, si peu payée à tous égards ; mais ce n'est point là notre affaire. Notre aristocratie personnelle se contente aisément du jour à vingt sous. Entrons donc, sans plus de glose, et passons au tourniquet, le franc en main, car, ainsi que nous l'avons dit précédemment, on ne rend pas de monnaie au bureau, et il faut présenter la pièce toute ronde. Cette petite difficulté d'introduction n'est pas la seule, et l'on voit des personnes obèses, ou des dames ornées de trop de crinoline, avoir peine à franchir, même avec l'obole requise, l'impitoyable compteur, vrai tourniquet de Procuste. Avis pour le choix des sous-jupes, les jours où on ira admirer les merveilles de l'art, ou les miracles de l'industrie.

Quelques mots cependant, avant de pénétrer, sur l'extérieur de l'édifice, dû à M. Lefuel, qui a remplacé feu M. Visconti et dans la direction des travaux du Louvre, et comme architecte de l'Empereur. C'est un hémicycle en retraite, donnant ouverture à sept arcades ou portes monumentales, et réunissant deux avant-corps surmontés de frontons assez élégants. Cette construction provisoire ne manque pas de distinction et

fait également honneur à l'architecte par sa disposition intérieure, par le talent qu'il a eu d'y répandre uniformément la lumière, venue d'en haut partout, et de faire heureusement ressortir les tableaux par un fond de nuance vert-olive reconnu par les peintres eux-mêmes, nous dit-on, comme étant le plus favorable.

Lorsque nous aurons ajouté que l'intérieur de la construction comprend six travées, trois de chaque côté, longeant trois grands salons qui en occupent le milieu, et que séparent eux-mêmes des allées transversales ; que deux escaliers placés à chaque bout du vestibule conduisent aux galeries supérieures, et que la sculpture remplit un vaste espace à part sur la gauche, faisant saillie et excroissance à l'édifice, nous n'aurons pas beaucoup appris au visiteur, qui ne peut guère se dispenser de se munir du plan, ainsi que du livret, surtout si ses moments sont comptés, et s'il ne peut multiplier ses séjours au Palais des Beaux-Arts. Mais en ce cas, et s'il lui faut tout voir dans une journée, je ne saurais le garantir contre la vaste migraine qui est l'ordinaire loyer de semblables tours de force, et à laquelle n'a point échappé pour son compte le signataire de cet article. Il vaut donc mieux s'y prendre à trois et à quatre fois, et vous voyez que nous plaçons assez bien la cause de la Compagnie, en retour de la grâce qu'elle ne nous a point faite de nous donner nos entrées.

Veillez bien seulement retenir ces indications générales : les envois anglais, qui sont fort nombreux, occupent toute la travée de l'extrême droite ; les produits français une partie de celle de gauche, plusieurs des salons du milieu, et en général les allées ou galeries du fond de l'édifice. Les tableaux des autres Etats s'y enchevêtrent d'une façon peut-être un peu trop fortuite, soit à l'entrée, soit à la gauche, soit au centre. Mais, en regardant au-dessus de chaque porte, vous y verrez les armes et le nom du pays expéditeur, de même qu'au Palais de l'Industrie des drapeaux pavoisent et indiquent les diverses régions du monde.

Si vous voulez par là-dessus un peu de statistique, voici le compte des tableaux et objets d'art envoyés par chacun, selon l'ordre alphabétique :

Autriche (compris le Lombard-Vénitien)	227 ŒUVRES.
Bade.....	22
Bavière.....	76
Belgique.....	251
Danemark.....	7
Deux-Siciles.....	6
Espagne.....	82
États-Romains.....	24
États-Unis.....	39
Grande-Bretagne.....	783
Pays-Bas.....	133



Pérou.....	5
Portugal.....	27
Prusse.....	245
Sardaigne.....	37
Saxe.....	22
Suède.....	45
Norwége.....	16
Suisse.....	115
Toscane.....	1
Turquie.....	3
Villes anséatiques.....	16
Wurtemberg.....	12

Quant à la France, son contingent est de 2,628 œuvres, soit la moitié du total, envoyées par 1,029 artistes, et qui se décomposent ainsi :

Tableaux.....	1,832
Sculpture.....	354
Gravure.....	191
Architecture.....	156
Lithographie.....	95

La France, disons-le tout de suite sans vanité nationale, ne l'emporte pas seulement par le nombre, mais aussi par l'éclat, dans ce tournoi universel. D'ailleurs il importe de remarquer, pour être tout à fait équitable, que les autres nations, volontairement ou non, ne combattent point contre elle à armes égales.

Certains gouvernements, les Italiens surtout, passent pour n'avoir point favorisé entièrement, par des considérations politiques dont nous n'avons point à nous occuper, le mouvement d'expédition artistique dont la France s'est faite le centre et le but. Il faut ajouter à cela les frais assez considérables du transport à longue distance d'une œuvre d'art, et surtout d'une sculpture. Mais les meilleures œuvres d'un artiste ne sont pas communément celles qui restent dans son atelier. Une fois qu'elles en sont sorties, il n'en dispose plus, et beaucoup d'amateurs sont ou avarés et jaloux de leur trésor, ou fort peu désireux de l'exposer aux risques d'un long voyage, et d'un sinistre pouvant en résulter, soit à l'aller, soit au retour : crainte malheureusement justifiée par la perte ou le bris de certaines œuvres. Les propriétaires anglais de collections picturales ont répondu en nombre, en bons et féaux alliés, à l'appel de la France; mais il n'en a point été ainsi, bien s'en faut, partout ailleurs.

Nous disions donc que la France l'emporte, et de beaucoup, au Palais des Beaux-Arts. A tort ou à raison, il n'y a point en Europe, à part quelques artistes anglais ou allemands, de célébrités comparables à celles de MM. Ingres, Delacroix, H. Vernet, Decamps, Gudin et quelques autres. L'école Française, si longtemps inférieure ou nulle, tient aujourd'hui la palme, et ce sont ses produits que les amateurs couvrent de cette prééminence reconnue, et que sa supériorité soit aussi absolue qu'elle est sûrement relative? La main sur la conscience, nous ne le saurions dire. Il y a chez nous, en peinture comme en littérature, absence d'unité, de régulateur et de foi. Plus de larges écoles comme au temps glorieux des grands Italiens et des grands Flamands; plus d'écoles pour mieux dire. Il y a bien les deux grands camps du *dessin* et de la *couleur*, ce dernier gagnant sans cesse du terrain, ou, comme on dit, des *Ingristes* et des suivants de Dela-

croix, qui se battent ni plus ni moins que jadis les Gluckistes et les Piccinnistes, ou plus récemment, et de nos jours, les romantiques et les classiques. Mais ce duel singulier, qui consiste à disjoindre les deux grands éléments de l'art de la peinture, n'est qu'un combat et ne forme ni enseignement, ni doctrine.

On ne sépare point ce qu'unissent les dieux,

et nulle union n'est plus légitime que celle du dessin et de la couleur.

Néanmoins, on se bat là-dessus à outrance, mais en deçà comme en delà de cette étrange ligne de démarcation, il n'y a guère que mêlée assez confuse. Chacun tire à soi comme dans l'art d'écrire, et estimant son procédé le meilleur, si ce n'est l'unique possible, s'y retranche et s'y confine étroitement. Certes, il faut de la liberté dans les arts, et les imitateurs ne sont guère de notre goût. Mais un enseignement puissant et complet n'est pas ce qui étouffe l'originalité; il la crée et la prépare bien plutôt. L'absence de philosophie, de suffisante portée et de solides principes dans l'éducation artistique, a donné naissance à l'absence de théorie de l'art pour l'art, toujours comme en littérature. C'est surtout chez les *coloristes* que l'on trouve cette manie. Vous voyez des peintres habiles dépenser, gaspiller des ressources de palette inimaginables à traiter des sujets qui n'en sont réellement pas, tant chacun est en droit de les trouver frivoles, insignifiants, tout à fait nuls. Quand vous leur demandez ce qu'ils ont voulu faire, ce qu'ils ont voulu dire, quel genre d'impression, de rêverie, de leçon ils entendent nous donner, ils vous répondent fièrement qu'ils n'ont pas de compte à vous rendre; que la peinture est un arcane, un art sacré qui vit de sa propre substance; qu'un jeu savant d'ombre et de lumière est ce qu'il y a de plus beau sous le soleil (ils sont de l'avis du soleil); qu'un adroit tour de main leur donne tous titres à l'admiration de leurs confrères, et de cinq ou six amateurs, seuls juges en telles matières; que le public non-seulement ne s'y connaît point, mais ne peut s'y connaître; qu'ils n'ont point affaire à lui, qu'ils ne peignent point pour persuader, pour prouver ou émouvoir, mais bien pour peindre et plaire aux yeux, etc.; d'où il suit que nous possédons un art tout matérialiste, et que la condition du peintre, sauf une demi-douzaine de grandes personnalités, devient de plus en plus difficile, car c'est le cas de rappeler le mot dit méchamment par Voltaire à une certaine corporation : « Aimez-vous les uns les autres, car qui diable vous aimerait? — Admirez-vous et achetez-vous les uns les autres, car qui diable... etc. » pourrait-on leur dire, à non moins dire droit.

Est-ce dans le temps où nous vivons qu'il convient de rappeler cette vérité flagrante et éternelle : que l'artiste de toute profession, qu'il tienne le pinceau ou la plume, est un initiateur, un instructeur, en même temps qu'un grand magicien, s'il peut, et qu'il doit compte de ses talents aux autres hommes pour les éclairer, les élever, les améliorer, les enthousiasmer, dans la nature de ses forces et jusqu'aux limites de son langage propre? Les arts *plastiques*, c'est-à-dire ceux qui ont plus particulièrement la forme, la nature extérieure pour objet, vont sans doute moins directement à ce but que l'art d'écrire qui est tout spiritualiste; mais encore faut-il qu'ils y aillent, ou



tout au moins qu'ils y tendent. Des canards dans une mare, un vieux mur rongé, ou un boucher trônant derrière quelques lambeaux de chair pendante, peuvent attirer l'œil comme articles bien peints, où la lumière et l'ombre se jouent à merveille; mais encore n'est-ce que de l'art inférieur, insuffisant et inutile, et c'est volontairement déchoir que s'astreindre à de telles productions.

Il est extrêmement triste qu'il y ait une sorte de hardiesse à dire aujourd'hui de ces choses-là; mais enfin, cela est ainsi.

Les deux artistes de l'école française qui ont le plus cherché, à des degrés et avec des moyens incertains, l'un à spiritualiser et l'autre à dramatiser la peinture, manquent malheureusement à l'Exposition. Ce sont MM. Ary Scheffer et Delaroche qui, systématiquement depuis bien des années déjà, s'absentent de nos Salons périodiques. Cela est regrettable et il faut s'en plaindre, car ils répudiaient ainsi d'un côté la mission qu'ils ont spontanément choisie, de l'autre, celle de faire tourner leur art au profit du public, en l'idéalisant, en le *mouvemantant*. Leurs œuvres eussent fait un repoussoir heureux au *colorisme*, au *réalisme* purs et simples, et, malgré ce qui peut leur manquer à d'autres titres, un pareil voisinage n'eût pu que les faire très-avantageusement ressortir.

M. Ingres, qui avait depuis le même temps partagé la retraite volontaire de MM. Ary Scheffer et Paul Delaroche, a été, cette fois, mieux inspiré, et il a rassemblé, pour l'exposer au public, à peu près toute son œuvre, sauf la *Stratonice*, qui est en Italie aux mains de M. Demidoff, un ravissant portrait de femme peint à Rome, que possède le musée de Montpellier, et quelques autres toiles, mais en fort petit nombre. Celles qu'il nous montre ne s'élèvent pas à moins de quarante, et ce n'est pas beaucoup, si l'on songe à la longue carrière qu'a déjà parcourue l'illustre artiste, encore plein d'une vigueur et d'une sève qu'il a judicieusement ménagées. On lui a affecté un petit salon où il trône seul. Nourri en Italie de la moelle des lions, M. Ingres s'est violemment épris de l'art italien, de l'art florentin surtout, où le dessin l'emporte éminemment sur la couleur; et, sa nature le poussant d'ailleurs dans cette voie, il y a abondé avec la passion dont témoigne la singulière énergie de son visage, peint par lui-même à l'âge de vingt-quatre ans, l'un des beaux portraits de cette Exposition qui en compte tant d'éminents. M. Ingres est ainsi devenu le chef d'un grand parti de l'école française, de celui qui recherche et cultive avant tout la science de la ligne, mais n'achète malheureusement cet avantage important qu'au prix d'un contour sec et froid, d'un coloris gris et terne. Il faut dire qu'en revanche, les *coloristes* se piquent fort peu, par un écart correspondant, de la pureté du dessin.

Quoi qu'il en soit, M. Ingres résume sa glorieuse vie et la recueille pour l'offrir loyalement au public avec ses qualités et ses défauts, tous deux considérables et saillants. Quel admirable peintre on ferait, si l'union en était possible, de MM. Delacroix et Ingres!

M. Ingres a peu d'idéal, peu d'inspiration; partout on sent chez lui une sorte de parti pris d'archaïsme et l'effort puissant, mais non suffisamment dissimulé, d'une volonté opiniâtre. Ses tableaux sont pleins d'étude, de science, de style, d'élévation même: ils laissent toujours froid. Les plus importants sont: le *Vau de Louis XIII*, le plafond d'*Homère* détaché des

voûtes du Louvre, celui de l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>, qui figure à l'Hôtel-de-Ville, la *Jeanne d'Arc* à Reims, et surtout le beau *Martyre de saint Symphorien*, selon nous, le plus éminent de tous, qui souleva tant de critiques et de luttes passionnées au salon de 1837, à la suite duquel le peintre, irrité de la controverse, se retira sous sa tente, pour n'en plus sortir que dix-huit ans après, à l'occasion de l'Exposition universelle. Ce *Symphorien*, qui appartient à la cathédrale d'Autun, est superbe: il ne se peut rien voir de plus chrétiennement enthousiaste que la tête du saint et sa pose inspirée, qui défie l'appareil menaçant des bourreaux et des lictteurs. Toute la mise en scène, tous les accessoires témoignent d'une profonde entente de l'antiquité; les nombreux personnages se groupent et se meuvent, pour ainsi dire, sans embarras, sans confusion, avec clarté: la composition est vraiment magnifique.

Ce tableau est très-grand; beaucoup d'autres petits sont de mérite inférieur. Dans le nombre sont plusieurs *Vénus* et *Odalisques* d'un faire très-inégal. M. Ingres excelle en général à retracer la forme et la beauté féminines, moins

La grâce plus belle encor que la beauté.

Son *Odalisque* couchée et vue de dos, la plus célèbre et la plus popularisée par la lithographie et la gravure, est d'une dureté de linéaments très-choquante. Celle du harem est d'une couleur impossible. L'*Angélique* sauvée par Roger est bien pâle, à qui a présente au souvenir l'*Andromède* du groupe de Persée, de Puget. En revanche, la *Vénus Anadyomène* rappelle, avec plus de pureté dans les lignes, la couleur des bons maîtres vénitiens. Dans les deux petits tableaux de *Pie VII tenant chapelle*, M. Ingres est plus coloriste: il l'est tout de bon, et montre ce qu'il aurait pu faire dans cette voie aussi, sans l'esprit de système ou la tyrannie des impressions premières, qui l'ont presque toujours rivé à l'imitation des premiers maîtres italiens.

Mais où cet artiste si grand, bien qu'il soit si incomplet, est sans rival, c'est dans la science du portrait; l'on peut dire qu'il y égale presque Holbein par l'extrême fini de la peinture, la ressemblance prodigieuse, sans servilité toutefois, et l'élévation du style. Chose singulière, M. Ingres met plus de poésie dans un simple portrait, dans une copie, pour tout dire, que dans une toile où l'imagination aura la principale part. Le portrait de M. Molé, ceux de Chérubini surtout et de M. Bérin de Vaux, sont d'impérissables chefs-d'œuvre. Celui de Napoléon, premier consul, en costume de velours rouge, celui du père de l'auteur et celui de l'auteur lui-même, sont également fort beaux et se gravent d'une façon ineffaçable dans la tête, ce qui est le vrai signe du talent supérieur appliqué à telle œuvre: celui de métamorphoser comme en autant de types les personnalités retracées. Dans les portraits de femmes, l'auteur est, ce nous semble, moins habile ou moins heureux. Son pinceau rigide et anti-transacteur, ou rend mal la grâce, ou ne la supplée point là où elle peut être absente. Puis le soin curieux des étoffes, bijoux et autres accessoires nuit un peu au principal. Néanmoins, le portrait de madame d'Haussonville, celui de madame M..., et celui de la dame peinte à Rome en 1807, sont des œuvres très-achevées, et telles qu'aucun peintre français n'en pourrait sans doute produire.



De M. Ingres, passons à son antipode, à son pôle adverse, M. Delacroix. Prototype de la couleur à outrance, aussi fougueux que l'est peu son émule, laborieux et patient promoteur du dessin quand même, M. Delacroix a exposé à peu près le même nombre de tableaux dans un grand salon voisin, dont il occupe à lui tout seul environ le tiers sur trois faces. On peut le suivre allant de succès en succès, et quelquefois de chute en chute, mais pour se relever plus fier, depuis ses débuts au salon de 1822, je crois, jusqu'à nos jours. Son premier tableau remarquable fut *la Barque de Virgile et de Dante* franchissant le lac infernal de la Divine Comédie au milieu des damnés, qui convulsivement s'y cramponnent et font effort pour y monter. Cette œuvre, qui souleva beaucoup de répugnances et d'objections, fut vivement louée par M. Thiers, chargé alors, dans le *Constitutionnel*, du compte rendu dont nous nous acquitons ici. Très-imparfait à notre sens, et très-mélodramatique, ce tableau accusait néanmoins une puissance d'imagination tragique et une vigueur de coloris qui justifiaient pleinement l'horoscope tiré sur le futur grand peintre par le futur homme d'État. Suivit, en 1824, *le Massacre de Scio*, selon nous, bien supérieur et qui figure, avec le précédent et bon nombre d'autres œuvres du même auteur, au musée du Luxembourg. Dès lors, M. Delacroix fut naturellement posé en chef d'école et remplit vaillamment son rôle de général d'armée. Pas plus que M. Ingres, il ne fit de concession au camp opposé, et il poussa souvent sa fougue jusqu'à une incorrection trop flagrante pour ne point être, sinon entièrement voulue, du moins facilement et volontiers acceptée. Son contour, au lieu d'être finement, mais sèchement arrêté comme chez M. Ingres, est souvent à peine indiqué et semble comme embu de toutes les couleurs ambiantes. Aiguillonné par le succès, irrité par l'opposition, M. Delacroix a dû en venir souvent à prendre ses défauts pour ses qualités. Si l'on veut savoir jusqu'où l'exagération peut aller, il n'y a qu'à jeter les yeux sur un portrait de vieille femme, le seul, du reste, de son œuvre, et véritablement hideux. Sa *Madeleine au désert* est à peine une ébauche, et l'auteur eût sagement fait de la condamner à la retraite, ainsi que quelques autres toiles. Mais, en revanche, les beautés de premier ordre fourmillent dans tant d'autres œuvres; le peintre est si poète, si ardent, si dramatique, si maître du clair-obscur, et en même temps si brillant, si lumineux, qu'il éteint tout autour de lui. Il est maître de son salon, bien qu'il ne le remplisse pas à lui tout seul, et, l'est du moins à notre avis, de l'Exposition tout entière. En face de lui on a placé, par je ne sais quelle ironie, des *Ingristes*, fort recommandables d'ailleurs, MM. Lehman, Flan-drin et autres, dont les cendres grises font devant ce volcan une assez triste figure. Ses grandes toiles, *l'Entrée des Croisés à Constantinople*, *la Justice de Trajan* et autres, sont placées un peu haut; il est difficile de les bien saisir là dans leur ensemble. A tort ou à raison, ce ne sont pas celles qui nous impressionnent le plus. Mais *le Christ aux Oliviers*, mais *le Christ en croix*, mais les *Femmes d'Alger*, *la Noce juive*, les *Convulsionnaires de Tanger*, la furibonde esquisse du *Meurtre de l'évêque de Liège*, la *Tuerie nocturne*, la *Barque des naufragés*, la *Scène des fossoyeurs* de Hamlet, et surtout la *Médée furieuse*, voilà de ces œuvres qu'il n'est plus jamais possible de s'ôter de devant les yeux, une fois entrevues. M. Delacroix s'y

élève à la puissance coloriste des plus grands Vénitiens, avec moins de dessin, autant d'invéraisemblance parfois; mais ce je ne sais quoi qui est d'introduction toute moderne, et que, faute d'autre formule plus intelligible et plus nette, on a nommé le romantisme. La vie, abondante chez lui, l'a fait grand peintre et le fera immortel, nonobstant des imperfections énormes; l'épreuve vaillamment affrontée par lui de l'Exposition actuelle est pour lui décisive: il en sortira vraiment et définitivement grand. Il n'y a pas beaucoup de nos peintres à qui soit réservée une telle fortune, ou qui que ce soit d'approchant.

Par exemple, l'exposition de M. Decamps, autre coloriste fameux, sera loin, selon nous, d'avoir le même sort. M. Decamps expose également toute son œuvre ou à peu près. Cette œuvre, il en faut bien convenir, a vieilli: tel est du moins l'irrésistible effet qu'elle a produit à nos yeux. Plutôt que hasarder un jugement téméraire, nous aimerions beaucoup mieux croire que nous avons vieilli nous-même, si les peintures de M. Eugène Delacroix ne nous apportaient une impression tout inverse. Telle nous choqua dans sa primeur qui aujourd'hui nous transporte, et il n'en est pas de même, nous avons grand regret à le dire, de celles de M. Decamps qui nous éblouirent dans le temps, et que maintenant nous trouvons relativement froides et pâles. On dirait que les successeurs, admirateurs, imitateurs de M. Decamps, sans lui pouvoir certes ravir le mérite de l'initiative, lui ont dérobé son secret. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pittoresques contrastes d'ombre et de lumière sont aujourd'hui singulièrement vulgarisés, et que ces effets courent, si ce n'est tout à fait les rues, du moins les boutiques de marchands de tableaux et les galeries d'amateurs. Il est tels de ces effets-là qui effacent en chaleur et en éclat le faire du maître. Celui-ci n'en doit pas moins garder ce nom: il l'a conquis par la priorité d'abord, ensuite par des qualités d'ingénuité et d'esprit que n'ont point les derniers venus. Mais c'est déjà trop que l'on puisse contrefaire à ce point le procédé et le dépasser parfois, et les véritablement grands dans l'art sont ceux que l'on ne saurait imiter. M. Decamps a faibli, parce qu'il est trop généralement du parti de ceux qui peignent pour peindre. Tout lui est bon, et ses sujets n'ont ordinairement aucune importance; ce sont simplement des prétextes, des canevas à vives couleurs et à coquetteries plastiques. Il serait toutefois injuste de méconnaître les qualités d'exacte et fine observation qu'il y a dans ses tableaux de genre orientaux, les plus nombreux et les plus goûtés de tous. Il a rendu merveilleusement les types primitifs et singuliers du pays du soleil, et l'opposition d'un ciel éclatant avec la sombre fraîcheur des cahutes et des ruelles de la cité mahométane. Mais ces effets tant de fois répétés s'oblitérent, et au total c'est toujours le même tableau très-pittoresque, mais très-superficiel, et valant surtout par l'éclat. Or, cet éclat a diminué parce que l'on a trouvé moyen d'en avoir autant ou plus, et la valeur intellectuelle, le sens philosophique, l'âme de l'œuvre, en un mot, n'y supplée pas. C'est la rude, mais très-juste punition de tout art qui s'adressera aux yeux simplement, et non à l'esprit. Le procédé matériel se découvre, s'imité, se surpasse, et les trois quarts du prix de l'œuvre s'envolent instantanément.

Donc, M. Decamps ne brille plus pour nous du même feu qu'autrefois, et c'est une sorte de déception que nous a apprêtée toute cette rangée de petites toi-



les, d'ailleurs fameuses, classées dans les cabinets les plus riches, et chèrement payées par ceux qui s'en sont rendus acquéreurs. *La Bataille*, si vantée, de *Marius et des Cimbres*, nous a semblé, comme autrefois, une chose très-confuse, où l'on ne voit qu'avec les yeux de la foi cette mêlée si admirée. *Les Singes* cuisiniers, musiciens et autres, qui ont provoqué tant d'extase, nous semblent fort plaisants toujours, mais plutôt faits pour défrayer une débauche de crayon que l'art sérieux de la peinture, et en somme ne méritant pas les admirations sans nombre qui leur ont été prodiguées. Ainsi de beaucoup d'autres toiles dont il serait inutile de faire ici l'énumération. Il en est dans le nombre qui maintiennent M. Decamps au rang élevé qu'il occupe. Dans un genre fort secondaire, il a su être le premier : ce n'est pas une mince gloire ; il reste et demeurera une originalité brillante ; mais il n'a pas peu contribué à entraîner le *servum pecus* des copistes dans une voie trop exclusivement et trop crûment pittoresque, et notre sincère impression est que, soit découragement et marasme, comme on l'a dit, soit circonspection et calcul, il s'est arrêté bien à temps.

M. Horace Vernet n'en a pas fait autant, et n'est pas homme à s'arrêter jamais. Aujourd'hui en France, demain en Afrique, et après-demain en Russie. On l'a représenté sur un cheval fougueux, galopant le long d'une toile, et la couvrant brève abattue. Il y a un peu d'hyperbole en cette facétie équestre ; mais la vérité est que la facilité et la fécondité du troisième des Vernet ne le cède en rien à celles d'aucun des peintres connus dans l'histoire. Il est spirituel, ingénieux ; il saisit admirablement les types militaires de notre époque. Un critique d'art a prétendu qu'à sa naissance toutes les fées furent mandées autour de son berceau prédestiné. L'une lui apporta le dessin ; une autre la composition ; une troisième le vif coup d'œil ; une quatrième la sûre et vaste mémoire. On n'en avait oublié qu'une, qui se vengea par son absence obstinée : c'était la fée de la peinture. C'est spirituellement et méchamment joli ; mais ce n'est qu'en partie vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Horace Vernet, qui use systématiquement d'une palette fort restreinte, est un coloriste assez faible, et est bien plutôt un habile illustrateur, un chroniqueur émérite par le pinceau, qu'un grand peintre. Les deux grands tableaux qu'il a tirés de Versailles pour les comprendre en son exposition actuelle, *la Prise de la Smala d'Abd-el-Kader* et *la Bataille d'Isly*, s'ils ont bien la physionomie des choses, des hommes et des lieux représentés, n'ont déjà plus, ce nous semble, le vif éclat des premiers jours. Ils nous ont paru presque ternes, et, dans tous les cas, la toute-puissante lumière de l'extrême midi n'y rayonne point. Le tableau de la Smala est contrairement à tous les principes d'unité qui avaient jusqu'ici guidé les peintres de batailles. Ce n'est pas un sujet, c'est dix sujets traités sur cette toile oblongue, qui affecte toutes les proportions et le genre d'utilité didactique d'un immense panorama. C'est un bulletin peint, bien plus qu'une composition picturale selon le vœu de l'art. Mais les détails en sont curieux et précieux, et l'on y peut faire une étude des mœurs, costumes, véhicules et ustensiles des Arabes. *La Bataille d'Isly*, de proportions moins grandes, est cependant conçue dans le même système, et présente sur une échelle moindre les mêmes inconvénients et les mêmes qualités. Il n'en est pas de même de plusieurs autres batailles également exposées par M. Vernet (*Jemmapes, Valmy, Hanau,*

*Montmirail*, etc.). Il y a l'art pourtant de montrer de grandes lignes militaires et de nous faire comme assister à l'action, sans que l'œil troublé hésite entre tel ou tel épisode. Nous préférons à toutes une toute petite toile, représentant l'attaque de l'une des portes de Constantine par le lieutenant-colonel Lamoricière et une poignée de soldats. Ce petit tableau est saisissant de vigueur, de vérité, de couleur même. Parmi les compositions plus anciennes qui ont contribué à populariser le nom de M. Horace Vernet, et que la gravure a multipliées à l'infini, sont les deux *Mazeppa* et le *Maréchal Moncey à la barrière Cligny* (1814). On remarque aussi, dans la travée qu'a obtenue le célèbre artiste pour son exposition, ainsi que M. Ingres, mais où, à la différence de celui-ci, il a consenti à admettre quelques confrères, une *Chasse au Sanglier* et une *Chasse au mouflon*, en Algérie, tableaux également fort connus, le premier surtout, et un autre qui est inédit : *La Célébration d'un office religieux dans la grande Kabylie*, épisode de la dernière expédition du général Randon, composition pleine de vie, de pittoresque, et qui ne manque pas d'une certaine grandeur. Un autre intéressant tableau, qu'animent des figures toutes historiques, est celui qui représente, bien des années en deçà, *l'Atelier du peintre* lui-même, et où on le voit faisant des armes avec un de ses confrères. *La Judith et Holopherne*, assez faible ; *le Choléra à bord de la Melpomène* en 1834, et le célèbre portrait du Père Philippe, général des Frères de la Doctrine chrétienne, complètent cette exposition au total fort remarquable et fort importante, bien qu'elle n'embrace pas le quart assurément de l'œuvre semée aux quatre coins de l'Europe par l'auteur.

La travée affectée à M. Decamps, au fond du palais de l'Exposition, lui est commune avec MM. Théodore Rousseau, le grand paysagiste, et Meissonnier, l'étonnant et fin miniaturiste. Quelquefois bizarre et invraisemblable, à force de rechercher le vrai, M. Rousseau n'en est pas moins le plus poétique des peintres de la montagne et de la plaine, de la haute futaie et de la clairière. Son inspiration le porte de préférence à hanter les bois et à rendre l'effet mélancolique des brumes et des teintes pâles d'automne. Quelquefois, par horreur de la vulgarité, il se trompe et sacrifie trop le naturel à l'effet. Il est alors très-difficile à comprendre, et, en effet, pendant quinze ans, il demeura tout à fait incompris du jury d'exposition, qui refusait obstinément tous ses tableaux, et dont, par un juste retour des choses d'ici-bas, il fait aujourd'hui partie. M. Meissonnier, dans ses microscopiques toiles, est parvenu à la perfection patiente et au fini des plus illustres Flamands. Il n'y a pas de Metz ou de Miéris dont il ne puisse affronter la concurrence. Cependant, il ne leur ressemble que sous ce rapport et à son originalité propre. Ses tableaux-nains de genre, que, pour apprécier toute leur valeur, il faut regarder à la loupe, se recommandant parfois plutôt par l'extrême difficulté vaincue que par la grande portée des sujets, dont plusieurs sont assez insignifiants. Il ressemble souvent à cet homme qui faisait passer un grain de mil par un trou d'aiguille : « Qu'on lui en donne un boisseau ! » dit le père d'Alexandre. Grâce à Dieu, la récompense de M. Meissonnier est tout autre, et à juste titre : on se dispute ses tableaux, et on ne les payerait point en les couvrant d'or. Ce qui lui donne un cachet particulier et presque inimitable, c'est qu'il y a de la largeur de pose, et même de peinture, dans ses toiles si



finies et si exigües, outre une science réelle de composition, qui ne se montre nulle part mieux que dans son charmant petit tableau des *Bravi*, attendant derrière une porte et écoutant arriver l'homme qu'ils vont égorger, en honnêtes sicaires qu'on a payés d'avance, et qui tiennent à justifier la confiance mise en leur probité et leurs petits talents.

Il faut encore citer, après MM. Ingres, Delacroix et Vernet, parmi les peintres qui ont exposé, si ce n'est la totalité, au moins une grande partie de leurs œuvres, M. Gudin, le fameux peintre de marine. C'est au moins quarante ou cinquante toiles de cet artiste célèbre que l'on compte dans la grande travée de gauche, non loin de M. Henri Scheffer, qui, à défaut de son frère Ary, a exposé une *Vision de Charles IX*, un beau portrait de François Arago, fait il y a vingt ans au moins, et celui de Monseigneur Sibour, archevêque de Paris. La mer est, de tous les aspects de la nature, celui qui réalise le mieux l'idéal de la variété dans l'unité, et cela fait, grâce d'ailleurs au talent de l'artiste, qu'il n'y a pas monotonie dans cette longue suite de marines, au repos ou tempêteuses, de marées hautes, de marées basses, de combats navals ou navaux, comme dit le Larissolle du *Mercurie galant*, qu'a exposés M. Gudin. Celui de ses tableaux que nous préférons est le moins compliqué et l'un des moins vastes : c'est une simple toile représentant, sans rives, sans navire, ni personnages, la haute mer avec ses lames transparentes, bondissantes et écumeuses. Cette composition si simple est de l'effet le plus sublime : rien ne peint mieux la majesté, rien ne rend mieux la grandeur de cette chose immense et redoutable, le vieil et insondable Océan !

Presque tous les peintres de quelque renom, MM. Corot, François, Diaz, Cabat, Aligny, Flers, Ziem, etc., parmi les paysagistes ; Brascassat, Troyon, mademoiselle Rosa Bonheur, parmi les peintres d'animaux ; Court, Cogniet, Schetz, Dauts, Flandrinn, Lehmann, parmi les peintres d'histoire ; Amaury Duval, Dubuffe père et fils, Pérignon, etc., dans les rangs des portraitistes ; Courbet, Baron, Roqueplan, Isabey, Hédonin, Leleux, Millet, Antigna, etc., etc., parmi les peintres de genre, ont envoyé leur contingent à l'Exposition actuelle. M. Paul Chenavard a exposé dans la salle des sculptures de beaux *cartons*, dignes d'entrer en parallèle avec ceux du célèbre Cornélius, dans des tableaux, tirés de l'histoire à vol d'oiseau de tous les âges, qu'il projetait et devait exécuter pour la décoration du Panthéon. L'espace nous manquant entièrement pour examiner, ou seulement énumérer tant de compositions diverses, on nous permettra de faire notre dernière station dans le grand salon, confiné à celui qui contient les œuvres de M. Eugène Delacroix, et où ont pris place diverses grandes peintures qui, si elles ne sont pas de tous points les meilleures de l'école française, sont au moins celles qui frappent le plus le regard, soit par l'intérêt du sujet, soit par leurs dimensions imposantes.

De ce nombre sont les *Romains de la Décadence*, de M. Couture, l'auteur de *l'Amour de l'Or*, ouvrage qui a paru il y a quelques années et a produit grand effet par la science archéologique, le nombre et l'ordonnance noble des personnages, le coloris harmonieux et l'élévation de la composition. L'épreuve actuelle ratifie ce premier et grand succès. M. Muller, également réputé coloriste, a reproduit dans le même salon son vaste tableau de *l'Appel des dernières vic-*

*times de la Terreur*, celui où figurent les poétiques images d'André Chénier, de Roucher et de mademoiselle de Coigny (*la jeune Captive*), peinture très-dramatique ; et il a exposé en outre un autre tableau moins heureux à notre gré : *Une scène du siège de Paris par les Alliés en 1814*, le retour de blessés ramenés du combat et franchissant le boulevard près de la porte Saint-Denis. M. Court nous montre son grand tableau, nouveau aujourd'hui pour bien des gens dont nous ne sommes malheureusement pas, de la terrible scène révolutionnaire de Prairial, *l'Invasion de l'enceinte législative par la multitude des faubourgs et la présentation de la tête de Féraud au président Boissy-d'Anglas*, qui s'immortalisa ce jour-là, en se découvrant avec sang-froid et respect, d'autres disent : en se couvrant devant ce sanglant trophée. Il y a dans ce même salon deux grandes toiles dues à deux peintres moins connus que les précédents, mais en train de mériter et d'acquiescer un rang élevé dans les arts, MM. Yvon et Janet-Lange. Le tableau de M. Yvon représente de la façon la plus saisissante un épisode de la retraite de Russie : le maréchal Ney repoussant, à la tête d'une poignée d'hommes, à pied, l'épée en main, en simple combattant, une furieuse charge de Cosaques. Celui de M. Janet-Lange n'est autre qu'une pittoresque et mouvementée paraphrase du vers de *Britannicus* :

Il excelle à conduire un char dans la carrière !

C'est Néron, c'est César, qui, à toutes les jouissances et à toutes les cruautés voulant joindre tous les triomphes, dispute le prix de la course aux citoyens romains, si c'est combattre que l'emporter à coup sûr dans une épreuve dérisoire, où les concurrents de l'impérial cocher tremblent de lui ravir la palme. Ils ne sont, en effet, et cela est visible, occupés qu'à retenir d'une main convulsive les chevaux de leurs quadriges lancés à fond de train sur le spectateur, par une hardiesse du peintre que nous paraît avoir payée une complète réussite. L'un d'eux, s'apercevant qu'il va, malgré lui, distancer son terrible rival, dont la physionomie menaçante annonce la fureur, l'ivresse de la lutte et le parti pris de vaincre, tire si rudement à lui ses coursiers, qu'ils se cabrent violemment et que l'un d'eux s'en va poser ses pieds sur le haut parapet qui limite la carrière. Cette scène est fort belle et fort expressive : elle est philosophique, rendue avec une fougue de dessin, et en même temps une science qui font le plus grand honneur à cette composition de M. Janet-Lange.

Il nous faut encore désigner, dans le même grand salon, deux charmants portraits de l'Impératrice par M. Winterhalter, peintre ordinaire des têtes couronnées de tout sexe, dont l'un, le plus gracieux et le meilleur à notre goût, montre Sa Majesté assise. On la retrouve encore dans un tableau en règle du même auteur, une sorte de pendant à son fameux *Décameron*, où l'Impératrice figure au sein d'une nature agreste un peu conventionnelle, entourée de ses dames d'honneur, plus ou moins jeunes et jolies, toutes assises sur l'herbe comme de simples héroïnes de Boccace. Il y a, selon nous, avec un peu de froideur que comporte l'officiel du sujet, un peu d'affectation et de mièvrerie dans cette peinture que nous n'estimons pas tout à fait au degré des autres compositions de cet élégant artiste.

M. Courbet, un peintre qui fait beaucoup de bruit par son réalisme, c'est à dire par sa tendance opiniâtre



à reproduire trop au vrai, d'un pinceau d'ailleurs vigoureux et lumineux, des objets naturels qui ne sont pas toujours de la première poésie, a exposé un certain nombre de tableaux traités dans ce goût, entr'autres les *Demoiselles de village*, qui sont la propriété de M. de Morny, et les *Casseurs de pierres*, sujet qui obtint un succès controversé jusqu'à une sorte de scandale, à l'avant-dernier salon. Un beaucoup plus grand nombre de toiles ont été refusées de M. Courbet, qui a demandé et obtenu l'autorisation d'en appeler au public de cette exclusion du jury, dans une exposition personnelle qu'il a ouverte, également rue Montaigne. Nous verrons cette exposition, et si elle présente l'in-

térêt que pense exciter son auteur, nous en dirons deux mots à nos lectrices dans notre prochain article.

Pour aujourd'hui, et sauf cette réserve, nous regardons, en ce qui touche les peintres français, notre tâche comme terminée, autant que le permet un cadre qui ne nous laisse que la latitude d'aborder succinctement les plus hautes sommités de notre sujet. Par conséquent, nous prions qu'on ne nous sache point mauvais gré de bon nombre d'omissions aussi involontaires qu'inévitables. Dans la prochaine livraison, nous traiterons, selon le même procédé, des peintres étrangers et de la sculpture.

FÉLIX MORNAND.

## L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

(Deuxième article.)

L'abdication de madame de Rambouillet avait été franche et sans réserve; et mademoiselle de Rambouillet, sa fille, trôna bien décidément désormais dans le *palais d'honneur*, adulée par le poétique bataillon que formaient ses courtisans et plaine souvent par sa mère qui connaissait les inconvénients d'une semblable royauté. Le *métier* de reine devenait héréditaire dans la famille; Julie d'Angennes le crut du moins, et sembla prendre son rôle fort au sérieux. Pour être élevée, glorieuse, inspirée, sa tâche, d'ailleurs, n'était point oisive. Il était souvent question du zéphyr dans la chambre d'Arthénice; mais c'était plutôt, nous l'avons dit, un ouragan de madrigaux qui s'y abattait chaque soir, et il n'était pas aisé de ménager ces fureurs poétiques, surtout de les mettre d'accord avec les belles manières. Que d'efforts nécessaires! que de politique à dépenser!... Mademoiselle de Rambouillet faisait à la fois du pouvoir et de la doctrine, commandant et prêchant tour à tour, persuadant et gouvernant, rencontrant peu d'obéissance passive, mais éveillant toujours des respects... Encore l'ironie s'en venait-elle mêler quelquefois... alors elle était amicale, car elle venait du frère de Julie; — mais, par cette raison-là même, elle ne se cachait guère, et cependant mademoiselle de Rambouillet ne l'en apercevait pas mieux. Le marquis de Pisani, l'aîné des fils de M. et de M<sup>me</sup> de Rambouillet, tout jeune encore, et déjà grand *moqueur*, fit tourner un jour à sa sœur un siège en bois de laurier: ce meuble ingénieux, renouvelé du siècle des muses, ne fit pas peur à Julie, qui se sentait digne de s'y asseoir; et, bien qu'il fût un peu dur, elle ne manquait pas un soir de s'en servir; Chapelain le lui approchait toujours.

Le marquis de Pisani avait le malheur d'être contrefait: en revanche, pétillant d'esprit, et plein de cœur; il était, à cause de sa disgrâce même, l'enfant le plus aimé de M<sup>me</sup> de Rambouillet et du marquis son père. C'était un vrai gentilhomme du temps, toujours joyeux, un peu frondeur, peu instruit, mais d'une bravoure fameuse, et voulant être de toutes les guerres, bien qu'il fût à cheval une assez triste figure. Il n'était pas le seul à l'hôtel qui raillait le langage subtilisé de sa sœur et de ceux qu'il nommait ses complices; tous gens qui se donnaient la question à eux-

mêmes pour être *galants*, enthousiastes, désintéressés, qui ne calculaient pas la souffrance intime que leur causerait un bon mot, et qui le forgeaient sur leur enclume infatigable, dût-il leur en coûter une sueur rentrée ou le restant de leur raison. Pisani, dans sa spirituelle campagne contre les gens d'esprit, avait un terrible associé, le marquis de Rambouillet lui-même. Le marquis, homme fort ambitieux et grand processif, ne faisait jamais qu'apparaître dans la chambre d'Arthénice; mais ses apparitions y étaient comme celle d'Attila dans le vieux monde: il renversait et fauchait tout sur son passage; il ne respectait rien, ni le poème de Chapelain, ni les lettres de Voiture, ni les rondeaux de toute la pléiade, et les plus timides n'avaient qu'à s'enfuir, les plus hardis à se taire, les plus modestes à rire. Peu riaient, beaucoup se fâchaient, quelques-uns reprenaient courage, et ces derniers trouvaient le moyen parfois de se revancher de leur noble ennemi. M. de Rambouillet, bien qu'il fût ce qu'on appelait alors un personnage *fort concerté*, était naturellement disputeur. Il le savait, et ne dépensait tout d'abord tant de verve et d'esprit que pour intimider ses adversaires et éviter ainsi les discussions. Mais l'avait-on amené malgré lui sur ce terrain dont il avait tant de disposition à suivre la pente, alors il s'oubliait, il s'emportait, et comme, lorsqu'il était en colère, il n'avait pas la voix plus claire que Racan, il bredouillait bientôt et s'arrêtait tout court. Cependant il conservait toujours une partie de ses avantages, car personne n'osait lui démontrer trop vivement qu'il était vaincu. D'un naturel opposé à celui de son père, quoique peut-être au fond plus railleur, le jeune Pisani haïssait la querelle et l'argumentation. Lorsque venait l'orage, il se réfugiait auprès de sa mère et redonnait quelques instants de joie et de calme à la pauvre marquise, dont les infirmités croissaient chaque année, mais dont le grand cœur ne s'altérait pas.

Le marquis et son fils se dédommageaient de la contrainte dans laquelle ils avaient vécu durant le règne de madame de Rambouillet. L'esprit délicat de celle-ci était loin des raffinements de Julie d'Angennes; elle avait toujours fait preuve d'une si haute raison, d'une si noble envie de savoir, qu'on ne pouvait lui reprocher d'avoir aimé peut-être un peu trop les lettres



et d'avoir failli apprendre le latin. Les extravagances de son temps, s'il y en avait eu alors de commises, elle ne les avait que tolérées tout au plus : Julie maintenant les provoquait. Le marquis et Pisani se rappelait avec amertume ces jours de demi-sagesse et d'élégance vraie. Le goût de la marquise pour la poésie avait toujours été si paisible et si fin ! Mais si l'ardeur guerrière de Julie, et sa verve indocile ne prêtaient qu'à rire à M. de Pisani, elles indisposaient plus sérieusement M. de Rambouillet. De tous côtés lui revenaient les bruits de la ville et les propos de la cour ; sa fille n'y était point ménagée. C'est qu'en effet une réaction se préparait contre l'influence du *palais d'honneur*, et par le fait même de ceux qui en avaient été les convives après Malherbe, après Racan, après Maynard et Gombault. La frivolité de ces réunions, autrefois sérieuses, était devenue la fable générale.

Les esprits, à Paris et dans toute la France, étaient alors remplis des grandes choses qu'entreprenait le ministre-roi Richelieu ; partout il y avait de l'inquiétude, partout de l'attente et de l'activité, et l'on se moquait de ces oisifs de l'hôtel de Rambouillet, qui, au milieu des dangers et des gloires du pays, passaient le temps, dans une chambre close, à torturer des rimes ou à discuter sur l'Astrée.

La marquise de Rambouillet elle-même dut plusieurs fois maudire ces réunions dégénérées. Elle avait alors une autre tâche à remplir que de corriger les lettres : elle avait à gouverner et à rétablir sa maison compromise par le désordre de son époux. Le marquis n'avait jamais eu de grandes charges à la cour, et ce ne fut qu'après la *journée des dupes*, où, de concert avec Puy-Laurens et le président Le Coigneux, il négocia, pour le ministre, qu'on le fit grand-maitre de la garde-robe et chevalier de l'Ordre. Mais s'il se trouva tout à coup plus riche, cela ne lui servit qu'à entamer plus de procès. Sa famille était nombreuse, car la marquise ne lui avait pas donné moins de six enfants ; nous aurons bientôt à parler de ses filles cadettes : Claire d'Angennes, qui fut abbesse d'Yères, et Catherine-Charlotte qui lui succéda ; puis mademoiselle d'Arquenay ; la plus jeune enfin, Angélique, qui épousa le comte de Grignan. — A cette époque, on rencontrait à l'hôtel, auprès de ces enfants qui grandissaient, un autre enfant d'illustre origine, dont madame de Rambouillet fut en quelque sorte la seconde mère. C'était la jeune Marie de Bourbon, depuis duchesse de Longueville, qui sans cesse se tenait aux côtés de Julie d'Angennes, lui demandant des contes. Mademoiselle de Rambouillet n'avait garde de s'y refuser, heureuse de trouver en mademoiselle de Bourbon et ses jeunes sœurs, un auditoire, sinon attentif, du moins facile, pour les belles histoires surprenantes et *galantes* qu'elle composait, Voiture aidant.

Il faut observer que le mot *galant* ne signifiait alors qu'agréable et gai. Voiture passait donc pour le plus galant poète de son temps. Il avait eu quelque peine à poser les fondements d'une réputation si chère ; et tout d'abord il n'avait pas été accepté sans conteste dans les belles sociétés, car il était des plus roturiers et descendait d'une lignée de marchands de vin. Un jour que chez madame de Loges il répétait un bon mot qu'il avait déjà servi plusieurs fois, la maîtresse de la maison lui avait dit : « Monsieur Voiture, nous » avons goûté de celui-là ; tirez-nous-en d'un autre. » Les personnes de qualité trouvaient le jeune

poète trop *embourgeoisé*. L'audace ne lui manquait pas pourtant, non plus que l'ambition ; mais il n'avait pas encore acquis ce grand savoir dire et cette impétuosité d'esprit qui fit sa fortune, et il y avait loin de cet adolescent mal appris au sémillant et hantain favori de Julie d'Angennes.

Sa destinée changea dès qu'il eut rencontré M. de Chateaubonne, qui le prit en goût et l'introduisit à l'hôtel de Rambouillet. Le poète plébéien recevait là ses lettres de noblesse. Il ne tarda point à acquiescer une autre protection qui le mit encore plus en relief, celle de la reine de Pologne, Marie de Gonzague, dont il avait mérité la confiance par une pointe, et qui prétendit l'emmener à sa suite jusqu'à Cracovie ; mais il ne dépassa pas la Picardie, et demeura prudemment à Péronne, à guérir un rhume que l'appréhension des frimas de la Pologne lui avait fait gagner. Il revint de là tout droit vers Paris, et fut dès-lors le commensal le plus fidèle et le plus étourdissant de l'hôtel de Rambouillet. Cet intarissable parleur était pourtant sujet à de soudaines rêveries, à de pitoyables tristesses, à de brusques silences qui l'avaient fait surnommer, par le jeune marquis de Pisani, « le déplorable Voiture. » Mais il avait aussi des retours si faciles et de si promptes saillies ! Il était d'ailleurs agréable de sa personne et fort coquet, petit, mais bien fait ; doué d'une mine naïve et même débonnaire, qui lui permettait de se moquer des gens, en toute assurance, sans qu'ils pussent le soupçonner, lorsqu'ils ne le connaissaient point. Cependant il n'avait pu se corriger entièrement d'une éducation première fort négligée ; il se montrait souvent familier jusqu'à l'indiscrétion, et il ne cachait point d'ailleurs sa pensée, — que le seul moyen pour un pauvre poète d'être bien traité par les gens de condition, c'était de prendre les devants et de les traiter soi-même en égaux. Ses négligences et ses libertés lui avaient fait ainsi perdre plus d'un ami ; mais il garda toute sa vie la faveur inavouée peut-être de la marquise, dont la raison le prenait quelquefois en pitié, mais dont l'humeur, naturellement gaie, s'amusait involontairement de ses extravagances. Voiture le poète n'avait pas reçu que les dons précieux, mais insuffisants, d'Érato et de Thalie ; ceux de Tersichore ne lui avaient pas fait défaut, et il dansait admirablement bien. Or l'art de la danse n'était point dédaigné par Julie d'Angennes et ses jeunes amies qui, toutes graves et savantes qu'elles voulaient être, n'en semblaient pas moins avoir été piquées, dès le berceau, par quelque tarentule. Le sanctuaire d'Arthénice entendit alors plus d'une profane cadence ; on y discuta souvent sur un pas nouveau, après avoir discuté moins au long peut-être sur le *sentiment* ou le *vrai beau* ; la poésie enfin, ô honte ! ne craignit pas d'y montrer que, si elle a des ailes, à l'occasion elle sait aussi avoir des jambes.

Vers ce temps-là, il naquit dans l'esprit de mademoiselle de Rambouillet, une pensée, hélas ! bien naturelle : c'était que la chambre d'Arthénice, ayant servi au règne de sa mère, et que la reine étant changée dans le royaume de poésie, il était urgent de changer aussi le palais. Sur les instances de sa fille, rimées sans doute par Voiture, la marquise se décida donc à faire ajouter, en saillie, au mur de l'hôtel, un cabinet qui devait communiquer avec la chambre bleue et s'ouvrir aussi sur les jardins. On le décora magnifiquement de peintures mythologiques ; on le remplît de fleurs et de flambeaux ; on en masqua l'entrée par



d'épaisses tapisseries, et l'on fixa enfin le moment d'inaugurer ce nouveau séjour du bel esprit. Cela se fit un soir qu'il y avait grande compagnie chez la marquise, après une solennelle audition de prose et de vers et après souper, alors que chacun était là rêvant ou causant, mais nul ne songeant à ce qui l'attendait. Tout à coup un bruit harmonieux se fait entendre derrière les tapisseries; une porte s'ouvre, et mademoiselle de Rambouillet apparaît, vêtue en déesse, (de cette robe couleur du soleil que Perrault immortalisa plus tard dans ses contes), au milieu d'un flot de lumière, toute resplendissante elle-même de l'éclat de ses vingt ans. L'enthousiasme général dépassa les espérances de la muse, et jamais veine poétique ne s'éveilla si féconde que celle de tous ces convives satisfaits. Nous ne savons point au juste le nombre des madrigaux qui furent rimés sur l'heure; mais tous étaient piqués au vif, tous chantèrent. Voiture seul, qui improvisait d'habitude, pris cette fois trop à l'improviste, ne fit rien que de garder le silence. Mais Chapelain ne manqua pas de composer une ode à *Zyrrhée reine d'Angennes*. Le cabinet s'appela dès lors la loge de Zyrrhée.

Cet incident eut un autre effet encore, que de relever la gloire de Julie, ce fut de réveiller contre Voiture, si maladroitement muet au milieu de cette marée de vers et d'improvis, tous les mauvais dires d'autrefois. Voiture avait à l'hôtel sinon des ennemis, du moins des malveillants et des critiques ses rivaux; et les gens sages ne lui étaient pas indulgents, leur goût trop simple peut-être répugnait aux épiques nouvelles dont le poète assaisonnait tous ses morceaux. Il avait encore à craindre quelques personnages mixtes, une troisième classe, qui tenait également des deux premières, des poètes semi-amateurs et pourtant écrivains; gens du monde, qui ne nourrissaient pas d'envie contre lui, mais qui ne pouvaient être non plus vraiment désintéressés en ce qui touchait ses succès. Le plus redoutable de tous ces derniers, par ses sourdes et fines médisances et aussi par son talent, c'était Claude de Malleville. Secrétaire du maréchal de Bassompierre, Malleville avait fait, grâce aux dons de ce grand seigneur, une assez belle fortune, et voulant prouver sans doute qu'il était bien né pour la plume, il avait encore acheté une charge de secrétaire, mais cette fois de secrétaire du roi. C'était un esprit délicat, mais paresseux; il ignorait l'art difficile de se corriger soi-même et ne mettait jamais la dernière main à ses ouvrages, ce qui ne l'empêchait pas de produire les sonnets les plus admirés peut-être du temps, ceux de Voiture exceptés. Mais celui-ci entraînait alors dans une de ses noires périodes de mélancolie; il semblait laisser sa veine en jachère. Aussi dans un grand concours des beaux esprits qui eut lieu vers ce temps-là, nul ne s'étonna de le trouver au nombre des vaincus et de reconnaître Malleville pour vainqueur. Le sonnet de *la Belle Matineuse* l'emporta sur tous et fit époque. Cependant Voiture se consola de sa disgrâce en la voyant partagée par tant de poètes qui, Malleville ayant triomphé, lui semblaient la mériter si peu. En effet, les *ronds* de la marquise, ceux plutôt de Julie d'Angennes, s'étaient encore enrichis depuis quelques années de nouveaux talents et de jeunes renommées. Outre le trop constant abbé de Terézy, on y trouvait le conseiller Perrot d'Abancourt, grand traducteur des anciens, et dont on appelait les traductions « de belles infidèles; » Jacques Esprit, conseiller d'État, vrai

noble, disait-on, qui portait bien le nom de sa terre; La Calprenède enfin, une récente étoile, auteur tragique dans l'avenir, romancier dans le présent, gascon toujours, de plus intrépide et brillant causeur. Les amitiés que Voiture avait dû contracter avec tous ces nouveaux venus n'étaient point exemptes peut-être de soucis cachés et d'inquiétudes; mais il se sentait toujours si bien assuré de la faveur de la *reine d'Angennes*, que, comme les favoris tout-puissants, il avait parfois ses heures de bienveillance et de facilité. Il pouvait bien d'ailleurs se montrer jaloux, être égoïste même; il n'était pas méchant au fond lorsqu'il ne venait point à manquer de rimes. La seule chose qui le mit sérieusement en peine, c'était le commerce de lettres, si fameux dans tout Paris, qu'entretenaient Balzac et la marquise. Cependant, comme le célèbre écrivain ne s'adressait qu'à madame de Rambouillet, Voiture, ne la tenant plus que pour un astre au déclin, prenait encore ce mal en patience. N'avait-il pas lieu d'ailleurs d'être satisfait de la place qu'il occupait à l'hôtel? Distingué par Monsieur, frère du roi, il se moquait volontiers des poètes du prince de Conti, et faisait profession de peu estimer ceux du cardinal de Richelieu.

Richelieu, ministre alors et presque roi, maître absolu de la France et dominateur de toute l'Europe, se délassait volontiers avec la poésie de ses pénibles travaux. Elle seule réussissait à dissiper le nuage sombre et bordé de sang qui obscurcissait souvent sa pensée. De tout temps il s'était plu aux études de l'esprit. D'abord théologien habile, il avait laissé des souvenirs sur les bancs de la Sorbonne, alors qu'en sortant à peine de l'enfance, il trouvait le moyen de glisser dans ses thèses de nouvelles maximes sur l'art de gouverner, faisant entendre déjà qu'il se regardait bien comme appelé plus tard à les mettre en pratique. A l'époque où nous sommes arrivés, jetant un regard orgueilleux sur son passé, contemplant son présent glorieux et l'avenir immense qui attendait son nom, satisfait d'avoir accompli quelques-uns de ses vastes desseins, assuré de sa puissance et n'ayant plus même à ménager la susceptibilité domptée désormais de son maître, Richelieu se livrait plus librement à ses goûts littéraires, que longtemps il avait été contraint d'oublier ou de négliger. Il avait déjà réuni dans son palais ces cinq poètes plus ou moins justement fameux, mais dont l'un, Pierre Corneille, devait si splendidement éclairer son siècle. Bois-Robert, Colletet, L'Etoile et Rotrou composaient avec le grand poète, le Parnasse du ministre, qui s'y était réservé, quant à lui, le rôle d'Apollon. L'Etoile avait fait déjà quelque demi-douzaine de drames et bon nombre d'odes. Mais il n'eut jamais rien de commun avec Corneille et Molière, si ce n'est aussi l'habitude de lire ses ouvrages à sa servante. Rotrou n'avait alors guère plus de vingt ans, et déjà il avait écrit sa comédie des *Menechmes* et quelques autres, sur un ton plus vrai, avec des inventions moins alambiquées et moins plates, avec plus de style surtout qu'aucun des auteurs, ses contemporains. Il professait une grande admiration pour Corneille, qui pourtant n'avait encore fait jouer que sa *Mélite*, une comédie conçue dans le goût du temps et trop fidèlement écrite dans le langage dont l'hôtel de Rambouillet donnait toujours les parfaits modèles. Bois-Robert demeurait le vrai favori du cardinal, c'était le seul homme peut-être que Richelieu aimât d'une affection indulgente et tenace. Il comptait avec gaieté, vivait et agissait de même; le cardinal



lui rouvait cette niaiserie affectée, familière, disait-il, en Normandie, et qui cache tant d'astuce et de finesse; il ne pouvait se passer de le voir et ne riait jamais sans lui. Plein d'inégalité, d'humeur étrange, le poète mécontentait souvent son maître, qui s'armait alors de sévérité pour le chasser, mais qui cherchait, dès qu'il était parti, quelque bon prétexte de lui ménager un prompt retour. « Ne suis-je point malade? disait-il à Citois, son médecin. Ah! le Bois m'a bien fâché. » Alors de ce ton grave qui convenait à sa profession, Citois, ami du poète indocile, prescrivait au cardinal deux drachmes de Bois-Robert à prendre aussitôt. Bois-Robert, caché derrière la porte, entraînait en pleurant un peu, il demandait pardon.... et la paix était faite.

Entre ces cinq poètes et leur Apollon, il y avait donc grand et fréquent conciliabule de poésie. Là, cependant, on ne se réunissait pas comme à l'hôtel de Rambouillet pour se charmer de compagnie, l'on y avait de l'esprit par ordre. Le cardinal n'avait jamais eu de goût pour la prose, et malavisé eût été celui qui eût osé rien dire sans rimes; il n'aimait que les vers, mais il les aimait d'un amour peu commun, et il s'enorgueillissait moins de gouverner la France que d'en entendre, croyant les avoir faits. Les cinq poètes étaient trop heureux lorsqu'il se contentait de s'attribuer leurs travaux et que la fantaisie ne lui prenait point de rimer par lui-même. Du reste il les traitait bien; on citait même un sixième poète qu'il estimait plus que les cinq autres, parce que d'abord il le vit moins souvent, le célèbre Desmarests de Saint-Sorlin, par qui il ne voulait être appelé que monsieur. Quoiqu'il eût une maison si bien montée en poètes, il ne laissait pas de s'inquiéter beaucoup de ce qui se passait à l'hôtel de Rambouillet. Ses dignités ne lui permettaient plus de sortir habituellement de son palais et de continuer à se rendre à ce cénacle où il avait autrefois tenu sa place. Il l'eût fait pourtant, s'il l'avait osé. Il aimait fort madame de Rambouillet et ne dédaignait pas de se moquer de Julie d'Angennes. Mais il était au plus mal avec le marquis, par lequel il se plaignait d'avoir été mal servi en Espagne. Ce petit homme noir et railleur lui avait, au reste, toujours déplu.

Il n'y avait alors qu'un seul des auteurs du cardinal qui fût des habitués de l'hôtel: c'était ce Desmarest, le plus fou de tous les poètes et le meilleur poète de tous les fous. On disait de lui qu'il avait perdu son âme à écrire des romans. Il avait fait quelques comédies qui passaient pour autant de chefs-d'œuvre; dans la suite il fit un peu de tout, jusqu'à un poème épique, osant ainsi rivaliser avec Chapelain; puis il devint lui-même ce type singulier du visionnaire qu'il avait peint dans une des ses pièces; mais alors c'était un homme ordinaire, spirituel et fort civil, peu accueilli par mademoiselle de Rambouillet, mieux par la marquise. Ses romans étaient déjà éclipsés par ceux de La Calprenède. Nous voici revenus à un des fidèles et des enthousiastes de Julie. La Calprenède venait de publier successivement *Sylvandre*, *Cassandre*, *Cléopâtre* et *Pharamond*. Ce dernier ouvrage ne le cédait en rien à l'*Astrée*, et même il comptait deux volumes de plus, car le gentilhomme gascon avait le premier mis en pratique cet art, difficile aux jeunes auteurs, d'allécher le libraire en ne lui livrant que peu à la fois, en lui promettant beaucoup et en faisant durer la publication d'un livre autant de temps que le siège d'une place forte. Les

romans de La Calprenède passaient sans discussion à l'hôtel; mais dans ce cercle où se rencontraient tant de bons et de vrais gentilshommes, c'était plus malaisément qu'il imposait sa personne. Son esprit, si constamment enjoué, plaisait à tous, mais il était quelquefois âpre et mal commode et des plus comiquement chatouilleux sur le point d'honneur. Cependant on contait tout bas que dans sa vie, comme dans ses livres peut-être, il faisait plus de bruit que de besogne, et l'on se répétait que quelqu'un l'ayant une fois appelé en duel, il avait répondu: « Eh nous nous rencontrerons toujours assez! »

Alors, venait d'être introduit chez la marquise et dans les bonnes grâces de Julie, un bel esprit, frais émoulu, Antoine Godeau qui, quelques années après, entra dans les ordres, et devint évêque de Vence. Godeau, tout d'abord, se mit à deux genoux devant l'esprit de mademoiselle de Rambouillet; il était petit et mal fait; on l'appela bientôt le *Nain de Julie*. Ses productions devinrent fort à la mode: il écrivait facilement, mais peut-être croyait-il faire des vers lorsqu'il n'arrangeait que des rimes; sa prose avait du nombre, mais elle n'avait que cela.

Godeau, cependant, avait de l'esprit, ce qui eût pu faire de lui un ennemi dangereux; il possédait aussi une qualité plus rare peut-être alors à l'hôtel, du cœur, ce qui en faisait un ami précieux: Voiture le comprit et le respecta. Le nain de Julie conquit dans le cercle la meilleure place de toutes, car elle était fondée sur l'affection ou l'estime de chacun, et il en profita souvent pour protéger les autres; Colletet, par exemple, qu'on recevait peu, parce qu'il avait épousé sa servante, et que non content de cela, il avait encore entrepris d'en faire une *poétresse*. Voiture, en feignant au moins d'aimer Godeau, en avait usé prudemment, car, vers ce temps-là, il eut aussi besoin du nain pour sa défense: une histoire des plus comiques avait failli le ridiculiser à jamais. Il avait son *séide*, ni plus ni moins que le prophète Mahomet; c'était un certain Costar, presque poète, et plus d'à demi gentilhomme, si pour l'être la naissance ne servait de rien, fort ambitieux surtout de produire son mérite, et qui pensait qu'en vantant partout Voiture, quelque reflet de l'astre qu'il élevait si haut ne pouvait manquer de tomber sur lui. Mais comme il ne trouvait point que, malgré ses efforts et ses louanges, la renommée de Voiture fit assez tôt la sienne, Costar, pour la hâter, s'avisait d'un trait de génie: il prit un laquais. Nous ne sommes pas sûr que ce laquais n'ait pas donné à Perrault l'idée première de son conte du *Chat botté*. C'était un garçon adroit et lesté qui semblait avoir le don de se trouver partout à la fois, s'arrangeant toujours pour rendre service aux gens de qualité. Des porteurs maladroits renversaient-ils la chaise dans laquelle se faisait porter une grande dame; quelque seigneur trop empressé accrochait-il ses dentelles à l'étalage d'un marchand, le laquais de Costar était là, relevant la dame, réparant le désordre de la toilette du gentilhomme, injuriant le marchand et battant les porteurs..... « A qui es-tu, lui disait-on alors en lui tendant une bourse? Cela était le plus clair de ses profits... Je suis à M. Costar, répondait-il. — Et qui est M. Costar? — Un bel esprit... — Qui te l'a dit? — Monsieur Voiture. » Le laquais de Costar et Voiture devinrent la fable de tout Paris, et ce bel expédient ne servit qu'à Costar lui-même. Un libraire lui acheta les *Entretiens de Costar et de Voiture*. Il est vrai que



dans ce livre, Costar ne se contentait pas de louer Voiture, il déchirait aussi Balzac.

Balzac vivait dans son château de l'Angoumois, château sans terres, et même, disait-on, sans couverture. Dans ce monde littéraire d'alors, où chacun avait des prétentions si bouffonnes, celle de Balzac était de posséder une seigneurie. Cela n'empêchait point qu'il ne sollicitât sans cesse auprès de Richelieu; mais le ministre qui l'avait aimé autrefois, lui était devenu hostile; et il le nommait l'*élogiste général*. Bien des gens, à l'instar du cardinal, se plaignaient de trouver Balzac souvent plat et banal, et prétendaient chercher en vain quelque beauté réelle sous le pompeux harnachement de sa pensée. Les envieux cependant avaient beau dire, en dépit de leurs critiques, il ne perdit pas l'amitié et l'admiration de la marquise de Rambouillet, qui, certes, étaient fondées; Balzac était bien le véritable écrivain du temps. Il n'avait pas à l'hôtel de plus bruyant admirateur et de plus sincère ennemi que Voiture. Quant à mademoiselle de Rambouillet, elle s'en tenait toujours à d'Urfé et à Voiture, et le peu de place que l'auteur de *l'Astrée* et le poète n'occupaient point dans son esprit appartenait à La Calprenède.

Malgré le nombre des cercles qui se formaient au dehors, à l'hôtel, l'agitation littéraire, moins féconde qu'autrefois, n'y était pas moindre pourtant. Le souvenir se conserve encore d'une grande bataille d'esprit et de science qui s'y livra à propos de cette innocente conjonction *car*, que nul auparavant n'avait soupçonné de pouvoir causer tant de bruit. Un nouveau romancier, le sieur de Gomberville, qui tentait alors le roman métaphysique et théologique, se vantait de n'avoir pas une seule fois employé le « *car* » dans tout son *Polexandre*. Fallait-il ou ne fallait-il point l'imiter? La querelle fut longue; un jeune homme, qui devint depuis un écrivain, Ménage; un homme de qualité, M. de Montmaur, y brillèrent surtout; chacun y prit la parole, et rien n'y fut décidé. Après une si grosse affaire, on en revint à la collation ordinaire de rondeaux que Julie d'Angennes se faisait servir chaque soir; à l'esprit et aux farces de Voiture.

On l'a dit : si Balzac était l'oracle de l'hôtel, Voiture en était le héros; il en faisait aussi toute la gaieté. Il n'y entraît jamais sans avoir vu quelque chose que personne n'avait vu, quelque merveille, quelque bonne scène de cour, quelque bonne histoire de bourgeoisie, et tout le monde s'assemblait pour l'écouter. La mémoire lui manquait pourtant quelquefois, ce qui le gênait pour improviser, ainsi que nous l'avons raconté. Mais il était doué véritablement d'un talent unique pour dire finement les choses, et certes il méritait qu'on le nommât « le père de l'ingénieuse badinerie. » Aussi lui pardonnait-on et son caractère peu généreux, son amour excessif de soi et de ses œuvres, et son défaut singulier d'étude. Il ne se pouvait faire à l'hôtel de Rambouillet ou à l'hôtel de Condé, une seule partie dont il ne fût point, car on ne savait plus se divertir en son absence. Il avait toutes les privautés; on riait quoi qu'il fit; ses farces pourtant ne laissaient pas d'être souvent grossières. Un jour, par exemple, qu'à la porte de l'hôtel il avait rencontré deux meneurs d'ours avec leurs bêtes emmuselées, il les conduisit tout doucement jusque dans la chambre de la marquise, où celle-ci lisait fort tranquillement. Voiture fit dresser les deux ours au-dessus du

paravent, et la pauvre dame aperçut tout à coup au-dessus de sa tête ces deux terribles museaux. Elle faillit s'évanouir de peur; mais la peur passée, elle en rit.

Cependant les gens que ces sortes de tours joyeux accommodaient, étaient les plus distingués et les plus haut placés du temps, et jamais peut-être l'hôtel de Rambouillet n'avait pu compter un si grand nombre d'illustres commensaux. On y voyait le duc de Schomberg, le comte de Mössens, fameux par ses lettres, l'inventeur, disait-on, du galimatias. Un des personnages nouveaux les plus singuliers, c'était l'abbé Tallemant, dont le caractère était si inquiet, qu'on ne l'appelait jamais que « son inquiétude. » M. de Nogent commençait là sa fortune, à force de mots et de singeries; M. d'Elbène venait d'y apporter son amour de l'épopée, amour si curieux et si impatient, qu'il priait sans cesse ses amis de lui faire la grâce de « composer un pauvre poème. » Les grandes dames qu'on y rencontrait, c'étaient la princesse de Condé elle-même, mademoiselle du Vigan, les dames de Clermont, Marie de Bourbon surtout, fille de la princesse, et dont nous avons déjà parlé. Enfin, les gens vraiment graves et vraiment savants n'y étaient pas encore rares, et madame de Rambouillet s'honorait d'aimer toute cette famille des Arnauld, si célèbre depuis par Port-Royal, et grâce à tant de différents écrits.

Il semble qu'avec les habitudes un peu factieuses de la noblesse française, tant de nobles gens ne pouvaient être réunis sans s'occuper au moins sourdement d'intrigues politiques. Il n'en était plus rien cependant. Louis XIII n'était pas mieux aimé à l'hôtel que son père Henri le Grand. Mauvais fils, maître ingrat, il avait donné de tristes exemples à la France, et les âmes semblables à celle de madame de Rambouillet en avaient souffert. Ce n'était point, d'ailleurs, un roi littéraire que Louis XIII. Il ne comprenait guère et ne favorisait pas les lettres; il disait souvent que c'étaient les livres qu'on lui avait fait lire dans son enfance, et les discours qu'il avait entendus, qui l'avaient blanchi de si bonne heure. Mais quelque peu aimé qu'il fût, la France était grande et paisible avec lui, grâce à Richelieu. Et puis les lettres primaient tout alors à l'hôtel, et les ambitions de cour et la politique. L'époque était solennelle. Corneille, en 1636, donnait le *Cid*. On sait que le cardinal en fut à peu près aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. L'Académie critiqua le *Cid*, et (ceci nous coûte à dire) l'hôtel de Rambouillet le déclara.

L'Académie était fondée, en effet, dès 1629. Depuis quelques années, une société de gens de lettres se réunissait assidûment chez Conrart, secrétaire du roi, esprit agréable et peu érudit, mais l'homme de goût par excellence, et qui d'ailleurs n'écrivait point. Richelieu voulut donner à cette société nouvelle des lettres patentes, et, bon gré mal gré, il fallut que tous ces libres esprits acceptassent le joug doré que leur présentait le maître. L'Académie s'organisa.

Il y eut d'abord un bien petit nombre de bons et de vrais académiciens. A côté de Vaugelas, l'illustre grammairien, on rencontre longtemps à l'Académie tous les poètes médiocres et affamés que le ministre avait désignés et qu'on appelait les *Enfants de la pitié de Bois-Robert*. Beaucoup d'entre eux en étaient à comprendre quelle est l'importance de l'orthographe



et des néologismes, et l'on entendit un jour Colletet dire à ses confrères qui discutaient sur un mot nouveau : « Je ne connais point celui-là... mais je le

trouve bon, puisque ces messieurs le connaissent. »

H. PERRET.

(La suite à un autre Numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE.

**ENTRETIENS SUR L'ÉDUCATION DES FILLES**, par madame DE MAINTENON, recueillis et publiés pour la première fois, par M. Th. Lavallée.

(Premier article.)

Pendant le dix-huitième siècle, un écrivain, nommé La Beaumelle, a publié une partie des œuvres de madame de Maintenon, mais les falsifications qu'il leur a fait subir ont nui à la renommée que devrait avoir parmi nous cette femme illustre, dont l'esprit sage, vif, orné, judicieux, représente si bien le siècle de Louis XIV. M. Lavallée, qui a dévoué son zèle et son talent à rechercher tout ce qui concerne la fondatrice de Saint-Cyr, après avoir écrit l'histoire de cette maison, ouvrage dont nous vous avons rendu compte il y a deux ans, publie aujourd'hui la série complète des œuvres de madame de Maintenon. Parmi ces écrits, les uns voient le jour pour la première fois, et les autres s'offrent sous une face toute nouvelle, puisque le véritable texte en est restitué, et qu'ils sont purifiés des additions par lesquelles La Beaumelle avait cru les embellir. Cet éditeur infidèle ne s'était pas même borné à des altérations; il avait composé des lettres où la pensée de madame de Maintenon était dénaturée et défigurée complètement, et il lui avait prêté des paroles en désaccord absolu avec sa vie et ses opinions.

M. Lavallée a donc fait une très-bonne œuvre historique et littéraire, en rendant à madame de Maintenon le rang distingué qu'elle doit occuper parmi les écrivains de son époque. Fénelon disait d'elle : « Quand elle parle, c'est la raison qui s'exprime par la bouche des grâces. » Son style a le même caractère; la raison, la mesure, la simplicité, sont rendus dans un langage également ample et correct, sans apprêt ni faux ornements, et cependant d'une richesse incomparable. Personne n'a mieux écrit, ni mieux interprété sa pensée, que madame de Maintenon : on sent que chez elle l'expression est toujours au niveau de l'idée; que sa pensée, calme et forte, rencontre le mot juste, l'image frappante qui doit la graver dans l'esprit des autres, et que, dans cette organisation d'élite, la conception, l'intelligence, l'imagination, le jugement, forment l'accord le plus heureux et le plus rare.

Parmi les ouvrages mis au jour par les soins de M. Lavallée, nous choisissons, pour en rendre compte dans ce journal, les *Entretiens sur l'Éducation des Filles*, parce qu'ils renferment des conseils et des vues qui peuvent avoir pour nos lectrices une utilité pratique. Voici comment ces *Entretiens* furent recueillis.

Les dames de Saint-Louis, religieuses de la maison de Saint-Cyr, avaient, dans le milieu de la journée, une heure de récréation qu'elles passaient ordinairement dans leur salle de communauté, autour d'une grande table, à converser librement et à travailler à

l'aiguille. Madame de Maintenon manquait rarement de venir à ces réunions; elle y apportait son ouvrage, et, tout en travaillant, elle conversait avec les Dames, se laissant interroger sur toutes sortes de sujets, leur donnant des instructions, soit sur la conduite de la maison, soit sur l'éducation des Demoiselles, entre-mêlant le tout de nouvelles de la cour, d'anecdotes particulières, d'exemples tirés de sa propre vie. Les Dames recherchaient assidûment ces entretiens, et elles répétaient à leurs compagnes occupées aux différentes charges de la maison ce qu'elles avaient entendu, elles l'écrivaient, et elles finirent par en faire des recueils. Madame de Maintenon lut ces recueils, les corrigea, les annota de sa main, et ils furent conservés dans la maison, comme un précieux trésor, jusqu'à l'époque de sa suppression. Les *Entretiens* avec les Demoiselles se passaient à peu près de la même façon. Encore bien qu'il y eût à Saint-Cyr un enseignement régulier et un ordre du jour, chaque maîtresse disposait à peu près à son gré du temps et des leçons. On n'y trouvait pas ce que nous appelons des *cours*; tout y était subordonné à l'éducation, et on profitait d'une lecture, d'une question, d'un mot pour faire aux jeunes filles quelques instructions morales, les éclairer sur leurs défauts et leur donner des conseils sur leur vie actuelle et leur vie future.

D'après cela, madame de Maintenon arrivait souvent à l'improviste dans une classe; elle prenait occasion, soit d'une instruction faite par les Dames, soit d'une question adressée par une élève, pour prendre la parole; elle donnait ainsi à ces jeunes filles, sur les sujets les plus variés, les instructions les plus attrayantes et les plus sages. Toutes l'interrogeaient, elle répondait à toutes avec une patience, une bonté égales à la justesse et à la droiture de son esprit; elle mêlait aux préceptes les plus sévères des détails curieux, des anecdotes agréables; puis, après avoir recommandé à ses chères enfants de mettre en pratique ce qu'elle leur avait dit, elle les quittait, les laissant émerveillées de son beau et doux langage, de sa raison pleine de grâce et d'agrément.

Nous nous rangerons, si vous le voulez bien, mesdemoiselles, au nombre des élèves de Saint-Cyr, en écoutant parler madame de Maintenon. Nous commencerons par une chose qui intéresse toutes les femmes, l'utilité des ouvrages de main.

« Le 18 d'avril 1700, madame de la Rozière ayant dit à la récréation que l'on était fort occupé d'exciter le goût des demoiselles pour l'ouvrage, et de leur donner sur cela de l'émulation, madame (1) dit : — Vous ne pouvez leur inspirer rien de meilleur; comptez que c'est procurer un trésor à vos filles que de leur donner ce goût de l'ouvrage, car sans avoir égard à la qualité de pauvres demoiselles qui les mettra peut-être dans

(1) Madame de Maintenon.



a nécessité de travailler pour subsister, je dis que, généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail; il calme les passions, il occupe l'esprit, et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté, au contraire, conduit à toute sorte de maux; je n'ai jamais vu de filles faînées qui aient été de bonne vie; il faut nécessairement prendre goût à quelque chose; on ne peut vivre sans plaisir; si on n'en trouve point à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage et dans un ouvrage agréable? il ne lui reste à le chercher que dans le jeu, la compagnie et les spectacles: y a-t-il rien de si dangereux? Combien de filles, sans être mal nées ni avoir de méchantes inclinations, ont perdu leur honneur pour s'être rencontrées en de mauvaises compagnies? Combien voit-on de familles ruinées par le jeu? Combien de femmes, qui étaient nées sages et modérées, de qui cet amour du jeu a causé la perte de la réputation? J'ai connu une demoiselle à la cour, très-sage de sa nature, qui s'est perdue par là; elle avait une telle passion de jouer, que n'osant le faire ouvertement, parce que madame la princesse dont elle était fille d'honneur le lui avait défendu, elle demeurait tout le jour penchée à une porte, passant par-dessus l'argent et les cartes; enfin, cette passion l'a poussée si loin qu'elle passe les nuits à jouer avec des gardes; elle en est devenue jaune, maigre, horrible, quoique ce fût une personne bien faite et fort aimable. Si elle avait eu du goût pour l'ouvrage, il l'aurait préservé de tomber dans ce malheur. »

Ces paroles étaient à leur place dans la bouche de madame de Maintenon, si laborieuse elle-même, dont les ouvrages patients et pleins de goût sont parvenus jusqu'à nous, et qui ne cessait pas d'avoir à la main l'aiguille ou le fuseau, alors même qu'elle assistait aux Conseils du roi, qui invoquait souvent les avis de sa *Soldatité*.

Voici une instruction qui peut trouver son application dans les temps actuels, où la mollesse et le confort sont à l'ordre du jour, et où il semble qu'on ne veuille plus se gêner en rien, ni pour l'esprit, ni pour le corps, et nous croyons que la mollesse de 1702 paraîtrait de nos jours un grand effort de courage.

« Le 28 juin, madame eut la bonté de passer tout le jour avec nous, ayant dit d'abord en riant qu'elle était résolue de ne dire que des inutilités; elle soutint quelque temps la conversation sur ce ton-là fort agréablement. On parla de la mollesse qui règne présentement dans le monde. Madame nous dit qu'on la porte si loin, que les jeunes personnes même ne veulent pas se donner la moindre peine pour se procurer un divertissement; que l'on ne connaît pas l'usage des plaisirs de l'esprit; que l'on ne pense qu'à manger et à se mettre à son aise; que les femmes passent la journée en robe de chambre, couchées dans une grande chaise, sans aucune occupation, sans conversation, sans lecture, que tout est bon, pourvu qu'on soit en repos... Vous vous plaignez, continua-t-elle, que vos demoiselles sont paresseuses, qu'elles ont l'esprit de mollesse; pourquoi le leur donnez-vous, par la trop grande application que vous avez à leur faire plaisir? D'où vient que vous leur donnez tant de récréations extraordinaires, des promenades et des amusements, comme si elles n'étaient pas toutes en âge de travailler, je dis même les

petites? Quelle est la fille qui ne travaille pas du matin jusqu'au soir dans la chambre de sa mère, et n'en fait pas son plaisir? Elle n'y trouve le plus souvent que de la mauvaise humeur à essuyer, beaucoup de désagréments, et personne ne s'avise de la plaindre et de lui procurer des délassements. La plupart travaillent assidûment toute la semaine, et ne se promènent que les fêtes et dimanches; et vous autres, qui êtes obligées, par les règles établies dans votre maison, de faire mener à vos demoiselles une vie sans comparaison plus douce que celle que la plupart mèneraient chez elles, vous n'êtes occupées qu'à leur chercher des amusements dès qu'elles ont huit ans; mais devraient-elles en avoir d'autre que le plaisir d'un travail aussi doux que l'est celui de vos demoiselles?... A la guerre, à la cour, dans le mariage, tout le monde est dans la peine; je ne connais que les demoiselles de Saint-Cyr qui n'en voudraient point avoir, au moins pour la plupart. Nous voyons cela jusque dans les jeux: vous (ici elle s'adressait aux élèves), vous ne voulez point chercher ce qu'il convient de dire; on ne saurait vous faire un plus grand plaisir que de vous le souffler sur-le-champ. J'ai toujours aimé les enfants; je crois que Dieu m'a donné ce goût pour vous autres. J'en ai élevé plusieurs, et qui jouaient comme vous à des jeux où il fallait penser, chercher; mais, loin d'éviter la peine, elles tâchaient de l'augmenter en se retranchant la liberté de chercher généralement sur toutes choses, mais seulement sur quelques-unes; par exemple, ce qu'il faut pour un habillement, une cuisinerie, sur l'ameublement d'une chambre, sur ce qu'il faut à un repas; plus leur esprit agissait, plus elles trouvaient de plaisir. Votre goût est bien différent du leur, et la première chose que vous dites sur tout ce qu'on vous propose, c'est toujours: Cela est trop difficile, cela est impossible, je ne saurais. Si vous faites un compte, vous ne cherchez pas à le trouver, mais que quelqu'un vous le dise pour vous en épargner la peine; vous êtes bien aises d'entendre une histoire, mais vous ne voudriez pas être obligées d'en raconter à d'autres. Je n'ai jamais été que trois ans avec ma mère, et je me souviens qu'elle nous défendit, à mon frère et à moi, de parler entre nous d'autre chose que de ce que nous lisions dans Plutarque; c'est un livre où sont contenus les faits des grands hommes et des femmes qui se sont distinguées par leurs vertus ou par quelque action mémorable. Nous ne finissions pas d'en parler. Après avoir lu, nous étions toujours à comparer les faits des uns et des autres. Une telle femme, lui disais-je, s'est plus signalée qu'un tel homme; elle a fait telle et telle chose. Mon frère me prouvait que son héros était plus merveilleux. Cette belle action, me disait-il, est de lui; et je courais vite regarder dans mon livre s'il n'y avait rien à opposer à ce qu'il disait; nous soutenions l'un et l'autre notre parti très-vivement; cela nous divertissait beaucoup, et depuis que ma mère nous eut défendu de parler d'autre chose, nous y mimes tout notre plaisir, bien loin de regarder cette espèce d'assujétissement comme fâcheux et pénible. Il y en a bien d'autres vous qui auraient trouvé cet ordre trop gênant, et qui s'en seraient peut-être fait un sujet de peine....

» Ce que je vous dis, mes enfants, je le dis pour vous piquer un peu d'émulation et vous forcer à être plus courageuses, à compter pour rien la peine, à savoir en prendre de toutes les sortes et de bonne grâce, quand elles se présentent et sont, ou utiles, ou



convenables, ou nécessaires et inévitables. Ne vaut-il pas infiniment mieux, en ces occasions, faire de bon cœur et courageusement les choses, que de suivre ses répugnances, son dégoût et son ennui? Je vous parle pour ainsi dire humainement, car à des filles pieuses, comme je me persuade que vous l'êtes, je devrais ne parler que de motifs de piété, et vous faire comprendre avec quelle fidélité tout bon chrétien a soin de ménager, pour l'amour de Dieu et pour son salut, toutes les peines et les contraintes qui se présentent, de quelque nature qu'elles soient, petites ou grandes, et surtout celles de son état; il sait faire un saint usage de tout. Et voilà, mes enfants, comme je vous désire toutes.»

Nous ne voudrions pas, certes, vous assujettir à la sévérité de l'éducation qu'avait reçue madame de Maintenon; beaucoup d'entre vous trouveront même les *adoucissements* de Saint-Cyr bien rigoureux, mais nous croyons que dans le fond de cette instruction, il y a d'excellents conseils pour tous les temps et toutes les conditions. On interrogeait souvent aussi madame de Maintenon sur la *politesse*, dont elle offrait un parfait modèle; nous pouvons l'écouter avec fruit, car si la forme change et diffère, le *fond* de la politesse est toujours le même, que l'on vive à la cour de Louis XIV ou à celle de Napoléon III, que l'on soit dans la position la plus brillante ou dans la condition la plus humble.

«Madame de Maintenon ayant eu la bonté de demander aux demoiselles sur quel sujet elles voulaient qu'elle leur parlât, mademoiselle de Bouloc la supplia de les instruire sur la civilité. Elle leur dit que la civilité consistait plus dans les actions que dans les paroles et les compliments; qu'il n'y avait sur cela qu'une règle à leur donner: c'est l'Évangile, dit-elle, qui s'accommode fort bien avec les devoirs de la vie civile. Vous savez que Notre-Seigneur dit qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fit. Voilà notre grande règle, qui n'exclut pas celle des bienséances en usage dans les pays où l'on se trouve. Pour ce qui regarde la société, je ferais consister la civilité à s'oublier soi-même pour s'occuper de ce qui convient aux autres; à faire attention à tout ce qui peut les accommoder ou les incommoder, pour faire l'un et éviter l'autre; à ne jamais parler de soi, à ne se point faire écouter trop longtemps, à beaucoup écouter les autres, à ne point faire tomber la conversation sur soi et selon son goût, mais la laisser tourner naturellement selon celui des autres; à s'éloigner quand on voit des personnes parler bas, à remercier pour le moindre service, à plus forte raison pour un grand. Vous ne pouvez mieux faire, mes enfants, que de vous exercer à toutes ces bonnes manières entre vous, et d'en prendre tellement l'habitude qu'elles vous deviennent comme naturelles. Je vous assure que ces attentions et ces égards continuels que l'on a pour les autres rendent bien aimables dans la société, et ne coûtent guère aux personnes bien nées et bien élevées; vous avez, pour la plupart, ces deux avantages, mettez-les donc à profit, et vous serez bien dédommagées des premières contraintes qu'il faudra vous faire d'abord, par l'estime et l'amitié que ces manières pleines de déférence vous attireront. Croyez-moi, mes chères enfants, attachez-vous à être vraiment polies, et vous paraîtrez parfaites, en attendant que vous le soyez véritablement; car une personne polie ne montre jamais que de la douceur, sait

réprimer son humeur de façon que l'on ne s'aperçoive ni de sa hauteur, ni de ses fantaisies et bizarreries, si elle en a. Si vous voyiez les personnes du monde qui savent vivre, même les plus mondaines et les moins pieuses, vous les croiriez d'une vertu et d'une humilité parfaites; il semble, à les entendre et à les voir, qu'elles se comptent pour rien, et qu'elles font un cas infini des personnes à qui elles parlent, pendant que souvent elles ont au fond du cœur un mépris souverain pour elles. Je vous voudrais ces bonnes manières extérieures, mes enfants, et qu'étant aussi bien instruites que vous l'êtes, vous y ajoutassiez les sentiments intérieurs de charité et d'estime du prochain, et des bons sentiments de vous-mêmes, comme l'Évangile vous l'ordonne. N'est-il pas honteux pour nous que le seul usage du monde fasse faire extérieurement par orgueil et par vanité les mêmes choses que notre religion nous demande, en y ajoutant seulement des dispositions chrétiennes qui nous rendraient méritoire pour le ciel l'attention à ne rien faire qui déplaît à notre prochain, et que nous ne puissions pas gagner cela sur nous?...»

»Mademoiselle de Raigecourt demanda s'il fallait remercier un laquais? — Oui, répondit madame de Maintenon, mais il n'est pas nécessaire de se lever; une inclination suffit, ou un: Je vous remercie, selon les cas ou les circonstances où l'on se trouve. Il ne faut point en cela d'affection. — Mais un laquais qui serait à nos gages? dit mademoiselle de la Gatine. — Non, répondit madame de Maintenon, ce n'est pas la coutume; il m'arrive pourtant quelquefois de le faire, mais dans l'usage ordinaire on ne le fait point. — Remercie-t-on la femme de chambre d'une autre, et faudrait-il se lever pour lui faire la révérence? — C'est selon, dit-elle. Il la faudrait faire si on n'était pas en familiarité avec sa maîtresse, et qu'on ne fût pas libre dans la maison; mais si on y était aimée et fort accoutumée, il suffirait d'une inclination et d'un mot obligeant. — Appelle-t-on les laquais, messieurs? — Oui, quand ils ne sont pas à vous; cela fait honneur aux maîtres, et je ne vois présentement personne qui ne le fasse. Cependant, il suffit aux gens du roi de les qualifier de leur qualité, en disant, par exemple: Cocher du Roi, arrêtez, je vous prie; de même aux valets de pied du Roi: Valet de pied du Roi, donnez-moi telle chose, s'il vous plaît; cela les honore et les contente. Vous savez bien que chez le Roi il n'y a point de laquais; on leur donne le nom de valet de pied (1). — Faudrait-il appeler monsieur un homme de métier qui nous viendrait voir de la part de notre famille? — C'est selon. Il y a de ces gens-là qui sont à leur aise, qu'il conviendrait d'appeler monsieur; d'autres qui sont de pauvres misérables qui croiraient qu'on se moque d'eux: il faut que le bon sens règle en bien des choses.

»Mademoiselle de Saint-Bazile demanda pourquoi on ne salue pas le roi quand on passe devant lui? — C'est l'usage, dit madame de Maintenon; cependant, quand le roi salue, il faut lui rendre profondément. C'est l'homme du monde le plus civil; il salue les plus petites gens, jusqu'à une femme de chambre. — Observe-t-on la même chose pour madame la duchesse

(1) Ai-je besoin de faire remarquer combien ces détails sont curieux pour l'intelligence des mœurs et des usages du temps?



de Bourgogne? — Oui, dit madame de Maintenon. — Faut-il saluer un homme qu'on rencontre en son chemin? — Assurément, il faut saluer tout le monde quand on passe; il n'y a que dans les villes que cela n'est pas d'usage. J'ai connu un duc et pair qui saluait tout le monde (1). Il ne faisait qu'ôter et mettre son chapeau. C'était un plaisir de le voir dans la grande cour de Versailles, où il y avait un monde infini; il saluait souvent son propre laquais, et lui ôtait son chapeau comme aux autres. Cela se disait partout; on l'en raillait; cependant, il n'en était que plus estimé. — Salue-t-on en carrosse? — Non, à moins que ce ne soit des personnes de connaissance ou de respect; alors on fait arrêter le carrosse, on baisse les glaces, et on s'incline bien bas, surtout si c'est le roi ou quel-

que prince ou princesse. Tout cela se fait selon l'usage du pays (2). J'ai vu autrefois des ambassadeurs se lever en carrosse et faire une profonde révérence. En France, on ne se lève point, mais on fait une profonde révérence.

» Bonsoir, mes chères enfants; rappelez-vous tout ce que nous avons dit au commencement de cette conversation sur la politesse chrétienne, que l'Évangile et moi nous vous demandons. Ces deux motifs ne sont pas d'une force égale, mais tout est utile aux bons cœurs, et je crois que vous vous en piquez. »

Nous espérons, mesdemoiselles, que vous voudrez bien assister à un second entretien de cette aimable marquise. Nous vous y convions pour le mois prochain.

E. R.

(1) C'était M. le duc de Beauvilliers.

(2) Selon le pays et le temps.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### THE MONTH OF AUGUST.

There is no month in the whole year, in which nature wears a more beautiful appearance than in the month of August. Spring has many beauties, and May is a fresh and blooming month, but the charms of this time of year are enhanced by their contrast with the winter-season. August has no such advantage. It comes when we remember nothing but clear skies, green fields and sweet-smelling flowers — when the recollection of snow, and ice, and bleak winds, has faded from our minds as completely as they have disappeared from the earth, — and yet what a pleasant time it is! Orchards and corn-fields ring with the hum of labour; trees bend beneath the thick clusters of rich fruit which bow their branches to the ground; and the corn, piled in graceful sheaves, or waving in every light breath that sweeps above it, as if it wooed the sickle, tinges the landscape with a golden hue. A mellow softness appears to hang over the whole earth; the influence of the season seems to extend itself to the very waggons, whose slow motion across the well-reaped field, is perceptible only to the eye, but strikes with no harsh sound upon the ear.

As the coach rolls swiftly past the fields and orchards which skirt the road, groups of women and children, piling the fruit in sieves, or gathering the scattered ears of corn, pause for an instant from their labour, and shading the sun-burnt face with a still browner hand, gaze upon the passengers with curious eyes, while some stout urchin, too small for work, but too mischievous to be left at home, scrambles over the side of the basket in which he has been deposited for security, and kicks and screams with delight. The reaper stops in his work, and stands with folded arms, looking at the vehicle as it whirrs past; and the rough cart-horses bestow a sleepy glance upon the smart coach team, which says, as plainly as a horse's glance can, « It's all very fine to look at, but slow-going, over a heavy field, is better than warm work like that upon a dusty road after all. » You cast a look behind you, as you turn a corner of the road. The women and children have resumed their labour; the reaper once more stoops to his work, the cart-horses have moved on, and all are again in motion.

CHARLES DICKENS.

### LE MOIS D'AOUT.

Dans aucun mois de l'année la nature n'offre un plus délicieux aspect qu'au mois d'août. Le printemps a bien des charmes, et mai est un mois frais et fleuri; mais la beauté de cette époque de l'année est rehaussée par son contraste avec la saison d'hiver. Août n'a point ce privilège. Il arrive au moment où nous ne nous rappelons que ciel limpide, vertes prairies et fleurs au doux parfum, lorsque le souvenir de la neige, de la glace et des vents brumeux a disparu aussi complètement de notre esprit que la neige, la glace et les vents ont disparu de la terre : et cependant quel agréable mois!... Dans les vergers, dans les champs retentit le bourdonnement du travail; les arbres laissent pendre les grappes de fruits opulents qui font incliner leurs épaisses branches vers la terre; le blé, attaché en gerbes gracieuses, ou bien ondulant au plus léger souffle qui passe sur ses épis, comme s'il appelait la faucille, teint le paysage d'une couleur d'or. Une suave sérénité semble envelopper toute la terre; l'influence de la saison semble s'étendre jusqu'au chariot dont la marche lente à travers le champ moissonné, n'est visible que pour l'œil, mais ne frappe l'oreille par aucun bruit distinct.

A mesure que le carrosse roule rapidement le long des champs et des vergers qui bordent la route, des groupes de femmes et d'enfants, occupés à mettre les fruits en sac ou à réunir les épis dispersés, s'arrêtent un instant dans leur tâche, et, couvrant leur visage brûlé par le soleil avec une main non moins brunie, attachent sur les gens qui passent des regards pleins de curiosité; tandis qu'un gros petit enfant, trop jeune encore pour travailler, mais trop mutin pour qu'on le laisse au logis, grimpe sur le bord de la corbeille où par mesure de prudence on l'a placé, et trépigne et crie à plaisir. Le moissonneur laisse là sa besogne, et, les bras croisés, il contemple la voiture jusqu'au moment où celle-ci tourne; les lourds chevaux de charrette dirigent sur l'ardent attelage du carrosse un regard endormi qui semble dire, — autant que peut le dire un regard de cheval : « C'est très-beau à voir; mais il vaut mieux, après tout, marcher lentement sur une terre durcie, que travailler ainsi à la chaleur sur une route remplie de poussière. » — Jetez les yeux en arrière, lorsque vous êtes arrivé au détour de la route; femmes et enfants ont repris leur travail; le moissonneur a recommencé le sien; les chevaux de labour se sont remis en marche, et de nouveau tout est en mouvement.



## HISTOIRE DE PAPILLON.

Papillon était né d'une pauvre chenille des jardins, non de cette classe fileuse et estimée à laquelle nous devons nos riches étoffes de soie, et qui n'attaque jamais que le mûrier blanc, mais de cette espèce vorace et nuisible, pourvue d'une énorme mâchoire, et dévorant outrageusement tout ce qui se trouve à sa portée, depuis la fleur la plus délicate jusqu'à la feuille de chou la plus épaisse et la plus dure. Incommode, peu avenante de sa personne, elle rencontra beaucoup d'ennemis en ce monde, et ne put échapper à la haine des hommes qu'en se résignant à vivre dans l'ombre et en cachant sa retraite à leurs yeux.

Cependant, comme tous les êtres les plus abjects ont encore conservé quelques-unes des qualités dont le ciel a mis le germe dans tout ce qu'il a créé, la mère de Papillon possédait au suprême degré le sentiment sublime de l'amour maternel. En mourant, elle fit à son fils un rempart de son corps, l'entoura d'une coque d'or et de soie, et le suspendit avec art sous la branche protectrice d'un arbuste garni d'un vigoureux feuillage, de manière à échapper à l'œil le plus fin des oiseaux, ou ce qui est pire peut-être, à la curiosité des enfants ou des hommes (1).

C'est un malheur attaché à la naissance de tous les papillons, de ne jamais connaître les auteurs de leurs jours ! Aussi, pour préserver au delà de la tombe ce fils qu'elle avait tant chéri, la mère de Papillon lui apparut un soir, et son ombre diaphane murmura ces mots : « Tu vas achever, mon fils, cette existence que ma tendresse a préparée pour toi, cette vie que j'ai commencé obscure, tu la poursuivras avec gloire ; j'ai rampé timidement, tu voleras avec audace, à moi les épines, à toi les roses ! Mais du fond de la tombe, je jouirai de tes succès, car ta vie et la mienne ne sont qu'une seule et même vie ! Malheureusement la nature t'a donné cette inconstance, cette légèreté qui exclut toute valeur réelle ; sans conseils, sans expérience, souviens-toi, ô mon fils, des dernières prières de ta mère : reste dans les lieux qui l'ont vu naître ; méfie-toi de la flatterie, de l'éclat des lumières, et souviens-toi que la vanité ne laisse au cœur que du vide et des déceptions.

Cela dit, la pauvre chenille disparut, et son fils Papillon, bien enveloppé, bien suspendu par quelques légers fils de soie, se sentit doucement bercé dans sa chrysalide comme un jeune enfant dans son berceau, et chaudement abrité du froid et des vents du nord ; ce fut ainsi qu'il passa tout l'hiver.

Puis, un matin que le soleil était radieux, que la brise soufflait l'odeur des primevères et des roses, Papillon sentit tout à coup la vie circuler dans tout son être, et une douce chaleur le pénétrer. Il s'agita un instant péniblement dans cette enveloppe qui lui ser-

vait de maillot ; puis comme un jeune poulet qui perce sa coquille, il donna un violent coup de tête et découvrit le toit doré du palais où il avait pris naissance.

En touchant le sol de cette liberté qu'il venait de conquérir, Papillon fut si étourdi de ses succès, qu'il rampa quelques instants sur la terre, ébloui par l'éclat du soleil, de la nature et des fleurs, et ne sachant quel usage il devait faire de ses ailes dont il ne connaissait encore ni la portée ni la valeur.

Et pourtant ces ailes sans consistance encore, et plissées ainsi que la jeune feuille qui sort du bourgeon protecteur, étaient, il faut le dire, admirablement belles ; ni le plumage des oiseaux les plus brillants, ni les fleurs les plus éclatantes, n'eussent pu rivaliser avec la nacre, le velours et la dorure répandus sur les écailles qui les recouvraient ; ajoutons à cela que chaque page ou face de ces mêmes ailes était ornée, dessus et dessous, d'une couleur différente, comme si la nature se fût plu à en multiplier les beautés. De coquettes aigrettes ornaient la tête du jeune lépidoptère (c'est ainsi que les naturalistes ont nommé cette famille), et ses deux antennes portaient à leur extrémité une petite massue qui, en lui donnant un certain air chevaleresque, rehaussait encore la grâce de sa personne et la noblesse de son maintien.

Lorsque Papillon eut respiré pendant quelques heures le grand air et le soleil, ses ailes s'affermirent, et son vol prit son essor avec tant de grâce et surtout d'assurance, qu'il fit sensation dans le parterre où il naquit. Les fleurs les plus précieuses, les arbustes les plus rares en faisaient l'ornement ; aussi notre jeune présomptueux oublia bientôt sa mère, son obscure naissance, se crut véritablement l'enfant de la brise et du zéphir, et prenant des airs de prince, portant la tête haute, il regardait impudemment le balsamique œillet, dédaignait la douce giroflée, toisait la marjolaine et le réséda. Pour obtenir les suffrages du jeune Lion, il ne fallait rien moins que porter des noms grecs ou latins : les magnolias, les azalées, les paulownias, les camélias, etc., lui imposaient comme fleurs étrangères, car Papillon avait le malheur de préférer, comme beaucoup de gens, tout ce qui n'était pas de son pays, et de s'attacher beaucoup plus aux titres on aux noms qu'au véritable mérite ; mais il était si jeune, il était si beau ! on lui pardonnait tout en faveur de sa jeunesse et de son peu d'expérience.

Un jour, le beau Papillon, les ailes élégamment relevées, était posé avec une grâce pleine de coquetterie sur un jasmin de Virginie, comme s'il eût voulu faire valoir, par la belle couleur pourpre de la liane, les nuances célestes de ses ailes ; de sa petite langue extensible comme une trompe, il en pompait le nectar, et, semblable au colibri, se perdait au fond de sa corolle en tube pour savourer à loisir le miel le plus doux et la rosée la plus sucrée. Tout à coup il aperçut à quelques pas de lui une jeune fille fraîche comme les fleurs du parterre, et dont le plaisir et l'admiration venaient de suspendre la marche. « Qu'il est beau !

(1) Le papillon a été regardé par les poètes et les auteurs anciens comme le fils de la chenille ; pour les naturalistes, la chrysalide est la seconde période de l'existence de cet insecte, le papillon la troisième.



disait-elle en le regardant; quel fin carmin! quel bleu azuré! et cet or répandu à profusion sur ses ailes!»

Plus heureux que l'homme, le papillon possède la faculté de voir de tous les côtés à la fois, car les milliers de facettes dont ses yeux sont ornés sont autant d'yeux véritables, si clairvoyants et si subtils, qu'ils lui permettent de voir même derrière lui. Mais l'imprudent entendit, sans songer à s'enfuir, le bruissement d'une robe légère, il sentit le doux parfum s'exhaler d'une chevelure soyeuse, il put se mirer dans de beaux yeux couleur du ciel, et, loin de s'éloigner, il se tourna coquettement pour se laisser admirer. La louange lui paraissait si douce! il chassa de sa pensée, comme une chose importune, le conseil de sa mère; la vanité le clouait à sa place. « Qu'il est beau! les belles nuances! » répétait la jeune fille en approchant toujours. En disant cela, elle étendit brusquement un réseau de soie aussi fin qu'une toile d'araignée, et avant que le pauvre petit orgueilleux se fût aperçu du piège, il était prisonnier.

On m'a pourtant assuré que Papillon connaissait la vieille fable du Corbeau et du Renard, mais il est des esprits pour lesquels les leçons sont sans fruits.

Peindre le désespoir de ce jeune enfant des airs et de la liberté, serait au-dessus de notre modeste plume; loin de se résigner à l'esclavage, il s'agitait, se débattait, fit cent fois le tour de sa prison, et ce ne fut que blessé, meurtri, harassé de fatigue, qu'il s'évanouit au fond de son filet.

Quand il reprit ses sens, la jeune fille avait disparu, il se trouvait seul déposé sur le gazon, mais toujours emprisonné. Ne croyez pas que Papillon fit alors quelques sages réflexions, un retour sur lui-même, non! comme tous les étourdis, il s'en prenait au hasard qu'il accusait, et se trouvait sans courage pour supporter son malheur, sans énergie pour y porter remède.

Pourtant le ciel prit en pitié sa jeunesse et son inexpérience, car il arriva qu'après s'être longtemps agité avec des transports qui tenaient du délire, après avoir fait d'impuissants et inutiles efforts, Papillon sentit tout à coup le réseau céder, une maille s'ouvrir, et le pauvre prisonnier sortit un peu froissé, un peu flétri, mais heureux encore d'en être quitte à ce prix.

Papillon remercia-t-il les dieux qui l'avaient délivré? Nous n'oserions l'affirmer, les êtres légers sont souvent ingrats!

Il s'élança dans les airs, et de ses ailes un peu mutilées il traversa le parterre, sans jeter un coup d'œil de regrets sur les arbustes et les douces fleurs qui l'avaient si bien accueilli à son entrée dans le monde; il en franchit les murs, traversa la plaine sans ralentir son vol, et ne s'arrêta que sur la lisière d'un bois touffu. Dans un profond accès de misanthropie, il jurait de ne jamais revoir un monde perfide, et de vivre dans la retraite et la solitude des bois; mais serment de papillon a bien peu de valeur.

Pendant quelque temps, Papillon se trouva le plus heureux du monde: il venait de recouvrer cette liberté si précieuse à ceux de son espèce; il visita la blanche aubépine, le genêt d'or et la bruyère aux ailes roses; mais il ne trouva pas dans ce peuple des bois les louanges et les flatteries auxquelles les fleurs des parterres l'avaient accoutumé; il ne tarda pas à trouver son langage trop rustique, sa franchise un peu piquante lui déplut, et l'inconstant enfant gâté s'éloi-

gna mécontent de lui, et, comme toujours, plus mécontent des autres.

Il essaya de la vie des champs; mais les ancolies, avec leur cornette de paysanne, rirent comme des folles en voyant ses grands airs, et lui reprochèrent sans pitié de n'être que le fils d'une laide chenille.

Un brillant scarabée du voisinage, aux élytres mordorées, eut l'insolence de lui dire que l'éclat de son habit n'était qu'un éclat emprunté; son or, du faux or, et sa nacre une humble poussière, dont chaque buisson emportait un lambeau! Papillon quitta les champs.

Dans sa retraite, il fut traqué, poursuivi par tous les oiseaux, très-friands de son espèce pour en nourrir leurs petits, et il ne parvint à leur échapper qu'à l'aide de son vol habilement calculé.

Papillon avait beaucoup vieilli dans ses voyages; il comptait déjà cinq jours! Ceux de son espèce en vivent à peine huit, et ce sont encore les mieux partagés; car il est de certaines familles dont la vie est si éphémère, que la nature n'a pas jugé nécessaire de leur accorder les organes indispensables à la nutrition: ils en sont complètement dépourvus.

Rien ne fatigue comme l'inconstance. Après avoir vainement essayé de tout, Papillon revint au parterre, triste sans être grave, penseur sans être sage; il fut accueilli très-froidement par les amis qu'il avait délaissés. Son seul mérite était dans son habit, et la dorure de ses ailes commençait à disparaître; on assure même que leur fond, devenu blanchâtre, contrastait, d'une manière choquante avec la légèreté qu'il affectait tant au moral qu'au physique, et qu'on lui reprocha plus d'une fois de ne pas savoir être de son âge! Il devint curieux, méditant, comme tous les oisifs; et voyez jusqu'où peuvent nous faire descendre ces honteux défauts de bas étage, lui, Papillon, naguère si fier, si hautain, ne dédaignait plus la société d'une laide chenille des environs, méditante, s'il en fût jamais, et dont la langue envenimée n'épargnait aucune des fleurs du parterre, s'attachant, comme toujours, de préférence au mérite et à la beauté! La belle-d'once-heures, disait-elle, était une nonchalante dont la délicatesse ne pouvait excuser la paresse; la belle-de-jour, d'une distinction très-douteuse, une coquette trop épanouie, trop heureuse de se faire voir au grand jour. Quant à la belle-de-nuit, si elle ne se montrait que le soir, ce n'était pas modestie, comme de naïves personnes pourraient le croire, mais parce que ses couleurs trop vigoureuses ne pouvaient qu'y gagner. L'aubépine était raide et sans grâces; le serpolet sans prétention: mais pourquoi rampait-il timidement, plutôt que de redresser sa tige comme le font tant d'autres? L'héliotrope avait de la douceur dans le caractère; mais c'était par flatterie sans doute qu'il se tournait toujours du côté du soleil, etc., etc.

On le voit, personne n'était épargné.

Nous le disons à regret, à défaut d'honnêtes distractions, tous ces mauvais propos étaient accueillis et commentés par Papillon désœuvré; mais, comme la médiance laisse le cœur plein de vide et nous rend mal avec nous-mêmes, il était loin d'être heureux! Hélas! c'est qu'il ne connaissait ni les tendresses de la famille, ni les joies de l'amitié; il n'avait pas, comme l'eider (1), arraché le fin duvet de sa poitrine

(1) Oiseau du genre canard et dont on tire l'édredon.



pour en former un nid soyeux; il n'avait pas, ainsi que la fauvette et le rossignol, parcouru les monts et les bois pour rapporter à ses petits une nourriture plus délicate; et s'il savourait, comme le colibri, le nectar sucré des fleurs, l'égoïste le gardait pour lui seul! Aussi vieillissait-il, oisif, ennuyé, et sans un seul ami! Pauvre Papillon!

Un soir de printemps, que l'air était chargé de lourdes vapeurs, que l'hirondelle rasait la terre, et que le ciel menaçait d'un orage, une des fenêtres du pavillon, qui donnait sur le parterre, s'entr'ouvrit doucement. Dans sa curiosité habituelle, Papillon dressa ses antennes, écouta un instant, et, de ses mille yeux à facettes, essaya de plonger dans l'intérieur de l'appartement. A travers les rideaux, que soulevait par intervalle une brise légère, il aperçut une magnifique collection de fleurs étrangères: quelques belles orientales, dont le luxe et les couleurs étaient inconnus jusqu'alors dans notre France, s'élevaient dans des vases somptueux. Plusieurs papillons, attirés par la nouveauté, voltigeaient à l'entour du mystérieux sanctuaire.... Le plus hardi ou le plus jeune entra le premier; tous les autres suivirent...

« Pourquoi ne reviennent-ils pas? » se dit Papillon, au bout de quelque temps. Sans doute cet Eden, ce lieu de délices, a trouvé moyen de les fixer. Moi, j'ai visité les bois, j'ai vécu de la vie des champs, j'ai hanté les parterres, sans y trouver une place digne de moi! »

Et jetant un coup d'œil plein de vanité sur son habit qui avait conservé quelques restes de beauté, il ajouta :

« Avec mon vêtement de luxe et mes airs de prince, j'étais né pour les salons; la conversation des insignifiantes boules de neige ou des éternelles bengales m'a toujours paru monotone et trop loin de ma hauteur! A toi, Papillon, fils du zéphyr et de la brise; à toi l'Orient et la nouveauté! »

Cela dit, l'ambitieux prit son vol; et voltigeant droit vers un groupe de tulipes dont la beauté était incomparable, il allait débiter un de ces fades compliments que ceux de son espèce colportent partout avec quelques variantes, lorsqu'il se heurta si rudement près de l'une d'elles, qu'il en recula ébloui... La perfide tulipe, comme toutes les fleurs de la corbeille, était en cire!

Honteux de sa déception, Papillon essayait de se retirer sans bruit; mais que devint-il, grand Dieu, devant le terrible spectacle qui se présentait à sa vue!

Sur une longue table de palissandre gisaient étendus, les uns sans mouvement, les autres s'agitant dans les dernières convulsions de l'agonie, un nombre infini de beaux papillons. Un instrument aigu traversait leur corps palpitant, et l'homme, ou pour mieux dire le bourreau qui les torturait ainsi, et que l'on nommait un naturaliste, semblait attendre avec impatience leur dernier soupir. Alors il les clouait joyeusement près d'un millier d'autres martyrs, les nommait et les étiquetait au fond d'énormes boîtes de liège richement encadrées. Le même instrument de supplice traversait encore leur cadavre, et attestait des souffrances qui étaient venues mettre fin à leur existence!

Certainement la femme de Barbe-Bleue, lorsqu'elle ouvrit en tremblant le mystérieux cabinet de son redoutable mari, ne fut pas plus épouvantée que ne le fut Papillon en présence de tous ces cadavres de son espèce! Tremblant, demi-mort, il se blottit dans les

larges plis d'un rideau, et la pensée qu'il était ainsi caché à tous les yeux lui donna seule le courage d'examiner attentivement tout ce qui se trouvait autour de lui; il put, malgré sa terreur, compter avec étonnement toute la famille des papillons, classée par nations et tribus, et ayant le nom que Linné, le naturaliste, a donné à chacune d'elles. Il vit d'abord la phalange guerrière des chevaliers troyens, portant le deuil ou des couleurs sombres sur leurs ailes et la noble décoration d'une blessure à la poitrine; les chevaliers grecs, plus hardis et plus fiers, ne portaient point ces signes d'infortune et de défaite, et l'on pouvait lire parmi ces guerriers les noms les plus illustres célébrés par Homère, les Hector, les Polydore, les Enée, le beau Pâris et la vertueuse Andromaque, les deux Ajax impétueux dans leur vol, le prudent Ulysse, le fier Agamemnon et le sage Nestor.

Après ces guerriers tous brillants, tous somptueux et peuplant les pays chauds, venaient les heureux habitants du Parnasse, les muses Calliope, Terpsichore, Uranie et leur suite, avec les sages de la noble et savante Grèce, comme Thalès, Solon, etc.; puis les papillons Danaïdes, dont les ailes sont blanches dans les uns, ornées de couleurs gaies et vives chez les autres, ainsi que nos papillons blancs, et d'un jaune de soufre si communs sur la plupart des plantes crucifères; quelques-unes de leurs divisions portaient le nom des divinités champêtres, les Calypso, les Sylvie, Aurore, Chloris, etc.

Puis venait la phalange des nymphes, dont les ailes sont dentelées et souvent ornées d'yeux, ou marques rondes, la chrysalide, très-singulière dans cette espèce, était conservée près d'elle; elle ressemble à un petit masque de figure humaine. On y trouve la légère Atalante, Io, Eglé, Iris, Diane, Ariane et Thésée. Il vit encore parmi les papillons de jour, ainsi que les précédents, les Plébéiens, peuple riche en petites divinités champêtres; quelques-uns portent à leurs ailes un appendice en forme de queue; les rustiques sont ornés de taches brunes; les citadins portent ces taches de couleur transparente sur leurs ailes, tels sont les Faunes, les Sylvains, les Satyres, Narcisse, Adonis, le vieux Silène et le folâtre Momus.

Dans un second cadre richement orné comme le premier, Papillon vit groupés avec art tous les papillons de nuit ou phalènes, qui restent immobiles au grand jour, et dont les ailes abattues en forme de toit ne se relèvent pas comme celles des papillons de jour. Il ne put voir sans intérêt le laborieux ver à soie, qui vit si peu de temps sous la forme de papillon, qu'il ne se nourrit pas, et ne mange qu'à l'état de chenille. Dans le même ordre des Bombix ou *Fileurs*, il vit avec admiration le Paon de nuit, l'un des plus beaux papillons et l'un des plus remarquables par un grand œil noir cerclé de blanc qui orne ses ailes d'un brun clair; sa chenille, commune dans les jardins, est d'un beau vert, et ornée de perles jaunes et bleues ressemblant à de petites turquoises.

Mais ce qui impressionna davantage notre étourdi, ce fut la série des papillons crépusculaires, tous vêtus de couleur sombre et semblant porter la livrée des ténèbres dans lesquelles ils vivent, ne pouvant supporter ni l'obscurité parfaite, ni l'éclat du grand jour. Parmi eux il put remarquer le Sphinx, tête de mort, ou *Atropos*; sur son corselet on voit la peinture exacte d'une tête de mort, et ses ailes, peintes en noir ou en couleur très-sombre, lui donnent l'air d'un envoyé de



l'autre monde, annonçant la mort et les ténèbres; il sst la terreur des laborieuses abeilles, dont il parvient souvent à dévorer le miel en s'introduisant dans la ruche et en profitant du désordre et de la frayeur qu'il cause.

En face de la mort, dont l'image lugubre se reproduisait de tous côtés sous ses yeux, Papillon restait immobile sur le rideau où la terreur l'avait fixé. Le jour, qui baissait de plus en plus, augmentait encore son effroi, lorsque tout à coup plusieurs bougies s'allumèrent et une vive clarté se répandit dans l'appartement.

— Vive le soleil ! dit l'étourdi, et s'élançant aussitôt, il se mit à tourner avec une sorte de délire autour de cette lueur fascinatrice; puis, comme s'il eût obéi à

la puissance d'un fatal génie, il se précipita au milieu des flammes, et son corps mutilé retomba avec bruit sur le plancher !

Ainsi périt Papillon, le sixième jour de son existence; il ne causa pas une larme, pas un regret ! On ne s'aperçut de sa disparition que quelques jours plus tard : alors on chercha vainement sur les feuilles voisines des lieux qu'il avait habités des traces de ces œufs que les papillons déposent en grand nombre avant de mourir, et qui produisent au printemps suivant les chenilles de leur espèce ! La mort prématurée de Papillon le laissait sans postérité !

M<sup>me</sup> LOUISE LENEVEUX.

## ÉRASME ET SAINTE GENEVIÈVE.

ÉPISEDE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

« Tout ainsy, — dit Plutarque, par la bouche de » son naïf traducteur, — comme les peintres qui » pourtraient au vif, recherchent les semblances seulement, ou principalement en la face et aux traits » du visage, esquels se veoit comme une image em » preinte des mœurs et du naturel des hommes, sans » guères se soucier des aultres parties du corps; aussy » nous doit-on concéder que nous allions principalement recherchant les signes de l'âme, et par iceux » formions un pourtrait au naturel de la vie et des » mœurs d'un chascun (1). »

J'adopte volontiers cette opinion, si bien exprimée par le Plutarque de Melun (2). Oui, le biographe est à l'historien ce que le portraitiste est à l'ordonnateur d'une vaste toile : c'est surtout dans les particularités intimes de la vie, dans les nuances fugitives du caractère, qu'il doit chercher à saisir, pour la fixer d'un seul coup de pinceau, la ressemblance exacte des grands hommes. En général, on nous représente Erasme (3) comme l'esprit fort de son temps, comme le Bayle ou même le Voltaire du seizième siècle : cette manière de le peindre me semble aussi exagérée qu'irréfléchie. Ce qui me paraît dominer dans cette aimable et studieuse nature, c'est le besoin de la *paix à tout prix*; c'est une bonhomie nonchalante qui demande ses aises, une modération craintive que le bruit effarouche. La fouguese audace de Luther, l'ardente polémique de Dolet, l'impitoyable *gauserie* du curé de Meudon, n'étaient nullement le fait du savant de Rotterdam. Il lui fallait d'abord la silencieuse pénombre de sa bibliothèque, le recueillement solennel de l'étude, la tranquillité physique et morale indispensable au cerveau qui travaille; et tout cela n'était guère compatible avec le rôle bruyant d'un réformateur, avec la vie orageuse d'un révolutionnaire politique ou religieux. Aussi s'éloigna-t-il bien vite de Luther, du moment qu'il le vit recourir à la violence; « car, disait-il avec son fin sourire, je n'aime pas la vérité séditieuse. » En un mot, Erasme était un digne enfant de la Hol-

lande : parfois, sans doute, il aimait à rire; il pouvait, dans un accès de docte gaieté, laisser tomber de sa plume l'*Éloge de la Folie* (1), ce chef-d'œuvre d'atticisme et d'innocente satire; mais il ne poussait jamais la plaisanterie jusqu'au sarcasme, ni l'indépendance jusqu'à la témérité.

En parcourant l'édition complète que Froben a donnée des œuvres d'Erasme (Bâle, 1540), j'ai surpris un détail ignoré, qui vient en aide à mes assertions et montre le célèbre érudit sous un aspect tout nouveau. Ce n'est plus le sceptique, le néo-païen de la renaissance, c'est le croyant du moyen âge, l'homme qui conserve encore la piété naïve des aïeux. On croirait lire une page de la *Légende dorée*.

Voici le fait.

Dans sa jeunesse, — à l'époque sans doute où il étudiait à Paris, au collège de Montaigu (2), — il se sentit un jour, probablement à la suite d'excès intellectuels et d'une trop grande fatigue cérébrale, atteint d'une fièvre quarte aussi tenace que violente. Après avoir épuisé tous les secours humains, il implora, dans une fervente prière, l'assistance de sainte Geneviève, patronne de Paris. L'effet de cette invocation désespérée fut, à ce qu'il paraît, des plus heureux. Trompant les prévisions de son médecin, le malade recouvra sur-le-champ la santé.

Longtemps après, sur ses vieux jours, il se rappela cet épisode et la promesse qu'il avait faite alors de consacrer à sa sainte protectrice un chant de reconnaissance. Honteux d'avoir tant différé le payement de cette dette du cœur, il composa le poème latin que l'on va lire, et dont j'ai le bonheur de publier dans ces colonnes la première traduction française. Je dis le bonheur; car j'entreprends d'autant plus volontiers ce léger travail, plein de charme et d'intérêt, qu'Erasme, généralement vanté comme l'un des plus brillants prosateurs qui aient su manier au seizième siècle la belle langue de Cicéron, demeure encore à peu près inconnu

(1) *Vie d'Alexandre*, chap. I.

(2) Amyot.

(3) Né à Rotterdam, en 1467, mort à Bâle, en 1536.

(1) Il le composa en 1509, étant à cheval, au retour d'un voyage en Italie.

(2) Fondé en 1314, rue des Sept-Voies, par Gilles Aycelin de Montaigu, chancelier de Philippe le Bel, démoli en 1844.



comme poète latin moderne. Est-ce à tort ? est-ce à raison ? Vous allez en juger. Je lui cède la parole :

« Vierge sainte ! la piété m'ordonne d'acquitter envers vous un vœu poétique ; seconde mes désirs, enrichissez ma veine stérile, et, pour que mon chant soit digne de vous, relevez-le par votre inspiration. Fidèle patronne du pays qui vous a vue naître, Geneviève ! c'est vous qui veillez sur la vaste étendue de la France et sur la triple zone (1) qui la partage ; mais de toutes les provinces, la plus chère à votre cœur, c'est l'endroit où la Seine, enflant l'orgueil de ses ondes du fraternel tribut de la Marne, déroule son cristal à travers des champs fertiles, de vertes prairies, des coteaux où la vigne fermente et des plaines aux riches moissons. Accélérant ensuite son cours vers la grande métropole parisienne, elle s'incline à gauche, vierge bénie ! comme pour adorer votre sainte montagne (2) ; puis on la voit, ouvrant ses deux bras, étreindre avec amour la spacieuse cathédrale (3) où trône cette autre vierge, mère du Sauveur.

» Après avoir en quelque sorte abaissé comme un hommage, aux pieds de l'auguste reine des cieux, ses eaux suppliantes, elle les réunit en un seul courant (4), et, pleine d'allégresse, précipite sa marche vers la contrée qui vous servit de berceau, vers le doux rivage où votre sainte enfance fit entendre ses premiers cris. Ce n'est qu'un humble hameau : qu'importe ? il a eu le bonheur de vous donner le jour. C'est donc là que se dirige la Seine ; mais en passant elle salue, dans les environs, l'enceinte (5) consacrée à saint Denis (6), cette lumière des Gaules. Dans cet heureux canton, prolongeant à plaisir ses méandres sinueux, le fleuve se plie et se replie sans cesse sur lui-même ; ô Geneviève ! il se retourne comme pour voir encore votre séjour natal et la grande ville dont il s'éloigne à contre-cœur. Justement vénérable pour tous, Nanterre (7), ô sainte fille ! peut montrer à l'étranger les antiques monuments de votre naissance, et la piscine salutaire qui vous purifia de la tache originelle ; mais heureuse plutôt, trois et quatre fois heureuse, à mon avis, la populeuse Lutèce qui vous possède pour patronne, et dont vous partagez

(1) Il fait sans doute allusion à la première phrase des *Commentaires* de César : « La Gaule tout entière se divise en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui, dans leur langue nationale, se nomment Celtes, et que nous appelons Gaulois. »

(2) La montagne Sainte-Genève.

(3) Notre-Dame de Paris, commencée sous Robert II, fils de Hugues Capet, et terminée seulement en 1257 ou 1259. Sur l'emplacement qu'elle occupe, on voyait auparavant les débris d'un temple païen, consacré à Jupiter par des bateleurs parisiens, sous le principat de Tibère.

(4) En aval du pont Neuf.

(5) L'abbaye de Saint-Denis, fondée en 630 et 632 par Dagobert : on y transporta en 636 les restes de saint Denis.

(6) Apôtre des Gaules, envoyé de Rome vers 250, il fut le premier évêque de Paris, fonda plusieurs églises en France, et souffrit le martyre avec Rustique et Éleuthère, ses compagnons, vers 272, pendant la persécution de Valérien.

(7) Bourg du département de la Seine, au pied du Mont-Valérien, à 11 kilomètres nord-ouest de Paris. Sainte-Genève naquit à Nanterre, vers l'an 423, et mourut en 512, âgée d'environ quatre-vingt-huit ans. Elle contribua, dit-on, puissamment à la conversion de Clovis, et le détermina même à construire, en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, la basilique qui depuis porta son nom.

avec la mère du Christ la tutelle incessante ! car, dans une si haute mission, Marie elle-même ne vous a point dédaignée pour collègue. Vous, du sommet de votre colline, vous promenez au loin sur la campagne vos regards vigilants, et vous repoussez de vos chers Français les fléaux qui les menacent ; elle, de son côté, recueille dans son sein les malheureux qui l'implorent ; elle écoute, au milieu de la ville, les pleurs de l'indigence, et, digne mère, elle y représente son fils, le Dieu de mansuétude ; comme vous, Geneviève ! douce fiancée du Christ, vous représentez d'autre part votre divin fiancé. Cependant, rivales de zèle, vous protégez en sœurs vos prêtres fraternellement unis (1), ce parlement (2) d'une majesté royale, et surtout le roi très-chrétien (3) : les uns, pour qu'ils dévoient au peuple les oracles de la pensée divine, et les autres, pour qu'ils étendent sur une ville cosmopolite l'équitable niveau des lois. Aussi, grâce à vous, nul empire de nos jours ne fleurit plus prospère.

» Mais il est temps, ô Geneviève ! que ma muse reconnaissante acquitte envers vous la dette de ma vie, et que j'entonne l'hymne de votre gloire, moi, qu'avec mille autres votre main puissante a sauvé. Une fièvre aussi importune qu'opiniâtre, et qui régulièrement revenait tous les quatre jours, avait pénétré de sa langueur mes membres endoloris. Je consulte un médecin : Rassurez-vous, me dit-il ; vous n'êtes pas en danger ; seulement la maladie sera longue. » Parler ainsi, c'était me tuer ; c'était me dire : « Avant quatre couchers de soleil, tu seras pendu ! » C'était, en un mot, rouvrir une plaie dans mon âme, en me rappelant, après bien des années, que dans mon enfance la même fièvre m'avait fait souffrir tout un an de tortures. Je ne formais plus qu'un vœu, la mort : c'était encore moins triste que la perspective dont m'effrayait le disciple d'Hippocrate. C'est alors, divine patronne ! que votre miraculeuse puissance me revint en mémoire ; en même temps, je ne sais quel baume d'espérance rafraîchit mon cœur, et mon silence mérita cette prière :

« — Vierge céleste ! aimable fiancée de Dieu ! quand » votre pied mortel foulait la terre, c'était déjà votre » coutume de venir en aide aux malheureux ; et main- » tenant que votre puissance est bien plus grande, » rapproche du Christ, votre fiancé, Geneviève ! » abaissez un regard sur ma souffrance, et chassez de » mon corps la fièvre qui le ronge. Rendez-moi, je » vous en conjure, à mes chères études ; car sans elles » la vie m'est un supplice, et j'aime mieux expirer une » seule fois que de mourir à chaque instant. Que » puis-je vous promettre en retour ? Rien, hélas ! car » vous n'avez rien à demander à la terre ; seulement » je chanterai vos louanges, et cet hymne sera la voix » fidèle de mon cœur. »

« Je priais encore ; et ce n'était pas un vain murmure de ma langue, mais l'intime accent de mon âme. Soudain, — ce que je vais dire tient du prodige, mais

(1) Le chapitre de Notre-Dame et les chanoines de Sainte-Genève.

(2) Le parlement de Paris. On en fait remonter l'origine à saint Louis. C'était d'abord une cour de justice ambulatoire. Philippe le Bel le rendit sédentaire par une ordonnance en date du 23 mars 1302. Il fut supprimé par un décret de l'assemblée constituante du 7 septembre 1790.

(3) François I<sup>er</sup>.



c'est la vérité, — je m'élance de ma couche, je suis rendu à mes études; ma langueur a disparu, je n'en ressens plus la moindre atteinte; arrière la fièvre, son inertie et ses dégoûts! Arrive le septième jour, l'époque marquée pour ma souffrance périodique, et mon corps se retrouve plus dispos, plus vigoureux que jamais. Le médecin, de retour auprès de moi, s'étonne de ce qui s'est passé; il examine mon visage, ma langue, et ses doigts scrutateurs interrogent à mon bras la pulsation des veines. Rien! plus de symptômes! « Érasme! s'écrie-t-il, quel saint du ciel a pu vous changer si vite, dissiper votre fièvre, et, grâce à Dieu! me transformer en faux prophète? Celui-là, je le déclare, en sait plus que moi sur l'art de guérir, et désormais vous n'avez plus besoin de mes secours. »

» Voulez-vous savoir le nom de ce médecin? C'était Guillaume Cop (1), alors dans toute la fleur de sa jeunesse, quoique mon aîné; mais déjà riche, si jamais il en fut, de tous les trésors du génie et de la science. Aujourd'hui que la vieillesse a courbé sa tête, il brille, entouré de respect et d'amour, parmi les astres de la

cour du roi François I<sup>er</sup>, et recueille le fruit de ses labeurs d'autrefois. Eh bien! Vierge divine! c'est lui qui sera mon garant irrécusable, quand j'affirme devoir à votre appui le retour de ma santé. Après tout, cependant, la gloire en revient tout entière au Christ, comme à l'auteur principal; à lui l'éternel hosanna des siècles! C'est grâce à lui que, vivante, vous avez toujours été selon le cœur de Dieu, et qu'à présent, devenue bienheureuse, vous êtes la recouvrance de plus d'un malade. Ainsi l'a voulu votre fiancé tout-puissant: il se plaît à faire par vos mains largesse de ses bienfaits, à se voir honoré par votre entremise. Telle la lumière du soleil resplendit plus riante à travers un prisme; telle la fontaine qui s'épanche aime à dérouler ses flots dans un pur canal. Que me reste-t-il à faire? C'est de vous prier, ô vous, la meilleure des vierges! de ne pas me garder rancune pour avoir différé si longtemps d'acquitter mon vœu. Souffrez, ô Geneviève! qu'à vos nombreux titres de gloire s'ajoute encore ce dernier fleuron: le monde n'a jamais vu de femme plus chaste et plus modeste; que le ciel aussi ne voie pas de sainte plus clément.

Ai-je reproduit, dans la traduction qu'on vient de lire, seulement une ombre de la grâce familière et piquante qui me paraît animer l'original? Je ne sais: mais au moment où ma plume achève d'en tracer les dernières lignes, j'éprouve, en présence de ce grand nom d'Érasme, un peu de cette émotion religieuse qu'il dut ressentir lui-même aux pieds de la sainte qu'il célébrait.

JOSEPH BOULMIER.

(1) Célèbre médecin du seizième siècle. Né à Bâle, il vint de bonne heure se fixer à Paris, où il devint notamment l'ami de Lascaris et d'Érasme. Docteur en 1495, il ne tarda pas à jouir d'une éclatante réputation. Louis XII et François I<sup>er</sup> le choisirent successivement pour leur *archiâtre* ou premier médecin, emploi honorable qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 2 décembre 1532.

## GARE AUX CHOUX!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

### PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR DE BOISJOLY.  
MATHURIN, paysan cultivateur.  
ANDRÉ.  
MATHURINE, pupille de Mathurin.

—  
*La scène se passe dans le village de Boisjoly.*

Le théâtre représente une salle basse de la cabane de Mathurin. Fenêtres ouvertes donnant sur un verger; porte ouverte donnant sur la grande route; portes latérales.

### SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, un lacet à la main, dans le verger d'abord, puis ensuite dans la maison.

MATHURIN, du dehors. Brigand! vil astucieux! manqué, encore!... (Entrant en scène.) C'est un éclair, c'est une anguille; vous le voyez; non, vous ne le voyez plus; vous croyez le saisir, vous avez un joli petit nœud coulant qui ne demanderait qu'à l'étrangler; vous lancez votre engin; pardine, oui! avec ça qu'il l'attend, votre engin!... C'est pas une existence, pourtant, ça; nuit et jour sur le qui vive; ne dormir plus que d'un œil; manger sans appétit, boire sans plaisir, voilà la véridique peinture de la vie qu'il m'a faite! (Proche de la fenêtre.) Si jamais je te tiens!...

### SCÈNE II.

MATHURIN, MATHURINE.

MATHURINE. Après qui donc en avez-vous, mon tuteur?

MATHURIN. Tu le demandes! Tu n'as donc pas mis le pied dans le verger, à ce matin? Tu n'as donc pas vu son ouvrage de cette nuit?

MATHURINE, souriant et se mettant à coudre. Bon, j'y suis!

MATHURIN. Ne ris pas, Mathurine, tu me rendrais fou!

MATHURINE. Je ne ris plus.

MATHURIN. Quand on se trouve vis-à-vis d'un quelqu'un qui vous donne des taloches, ça n'est rien, ça ne vaut pas la peine qu'on en parle; l'un tape de ci, l'autre de là; on se s'écorce un brin, on se fait quelque fêlure, on laisse sur le terrain un bout de son oreille ou un pan de sa veste, et tout est dit; mais, se savoir de par le monde un ennemi mortel et insaisissable, un ennemi qui vous cause chaque jour de nouveaux dommages, et qui, par dessus le marché, se gausse de vous; ma parole! il n'est pas de tête qui y résiste; si je n'ai sa vie, j'y laisserai ma raison.

MATHURINE. Mon tuteur!

MATHURIN. Je te dis que, si je ne l'attrape, avant un mois je suis à Bicêtre!



## SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, timide et sans voir Mathurine. Bonjour, père Mathurin.

MATHURIN, brusque et préoccupé. Bonjour.

ANDRÉ. Le temps est bien lourd à ce matin ; je crois que ce soir nous aurons de l'orage.

MATHURIN. Ça se peut.

ANDRÉ. Père Mathurin, j'ai un grand souci. (Mathurine sourit et ne bouge pas.)

MATHURIN. Et moi, donc !

ANDRÉ. Je n'en dors plus, et je n'en mange guère davantage.

MATHURIN. J'en ai autant à ton service.

ANDRÉ. Mon humeur en devient toute mélancolique.

MATHURIN. Moi, je ne décolère pas.

ANDRÉ. Mais à tout mal il y a un remède.

MATHURIN. Tu le connais ?

ANDRÉ. Dame !

MATHURIN. Parle.

ANDRÉ. Je n'ose.

MATHURINE, à part et souriant. Pauvre garçon !

MATHURIN. Veux-tu parler ?

ANDRÉ. Au moins, promettez-moi de ne pas vous fâcher.

MATHURIN. Veux-tu parler ?

ANDRÉ. Vous savez qu'on me connaît pour un charpentier habile, que je gagne d'honnêtes journées, que...

MATHURIN. Qu'est-ce que ça me fait ?

ANDRÉ. Mais, père Mathurin, ça a trait à la chose.

MATHURIN. Oh ! que j'aurais de plaisir à t'appliquer ma main sur la joue !

ANDRÉ. Eh ben, eh ben ! en deux mots comme en quatre, je crois que votre pupille Mathurine ferait une bonne femme ; j'ai idée que je ne lui déplais pas trop, et je vous la demande en mariage.

MATHURIN. En mariage ! il s'agit de mariage ! et moi qui croyais... Va te promener !

ANDRÉ, avec prière. Père Mathurin !

MATHURIN. J'ai, ma foi, ben le cœur à la noce ! Va te promener !

ANDRÉ. Je vous promets de travailler dur ; je vous promets de la rendre heureuse ; ne me repoussez pas ! (Apercevant Mathurine qui pleure.) Vous étiez là, mamzelle ? et vous pleurez ! Père Mathurin, elle pleure !

MATHURIN. Ses larmes ne sont pas d'or ; va-t'en !

ANDRÉ. Père Mathurin, au nom du ciel !

MATHURIN, le poussant dehors. Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !

(Mathurine, debout sur le seuil de la porte, et tonte en larmes, suit André des yeux.)

## SCÈNE IV.

MATHURINE, BOISJOLY, MATHURIN.

BOISJOLY, à Mathurine. Des larmes ! (il prend la main de la jeune fille et descend la scène.) Comment, père Mathurin, nous avons le bonheur de posséder la plus aimable pupille du village, et nous la faisons pleurer !

MATHURIN, saluant. Monsieur de Boisjoly au pays ?

BOISJOLY. Depuis ce matin. Ah ça, Mathurin, vous êtes donc un tuteur cruel et barbare ?

MATHURIN. Je suis un homme bien tourmenté, allez, monsieur de Boisjoly !

BOISJOLY. Et c'est ce qui cause le chagrin de Mathurine ?

MATHURIN. Non, la sans-cœur, les peines des autres ne lui sont de rien ; elle ne s'en inquiète point.

MATHURINE. Je vous assure, mon tuteur, que la peine d'André ne laisse pas que de me faire beaucoup de chagrin.

BOISJOLY. Qu'est-ce que c'est que M. André ?

MATHURIN, sans répondre. Oui, bien tourmenté, monsieur de Boisjoly. Figurez-vous que, cette année, les récoltes se montrent superbes ; en avril, nos arbres étaient blancs de fleurs ; aujourd'hui les fruits sont noués et ils sont abondants ; l'oseille pousse, que c'est une bénédiction ; les choux viennent dru, la salade jaunit, le pois se gonfle ; pas de gelée blanche, pas trop d'ardeur au midi, c'est une saison protégée du bon Dieu.

BOISJOLY. C'est là ce qui vous tourmente et rougit les yeux de Mathurine ?

MATHURIN, sombre. Monsieur, cette saison, qui se prépare riche d'écus et de bien-être pour les autres maîtres, mes voisins, pour moi elle est pleine de douleurs journalières et de déceptions continuelles !

BOISJOLY. Ah ! bah !

MATHURIN. Tel que vous me voyez, je suis l'innocente victime d'une persécution sans fin ni relâche ; mes choux, on m'en dévore le cœur ; la cosse de mes pois, on ne lui donne le temps ni de verdier, ni de rebondir ; ma salade, elle n'a pas montré le nez, qu'elle est croquée ; c'est un pillage, c'est une dévastation, c'est un dommage incalculable ; et tout cela s'exécute avec une si infernale adresse, qu'il n'est piégés ni lacets auxquels on n'échappe ! (Après un silence.) Ciel !

MATHURINE ET BOISJOLY. Qu'y a-t-il ?

MATHURIN. Je suis sauvé, je touche au terme de mes souffrances ; je goûte le plaisir de voir mon ennemi terrassé, vaincu et mangé !

BOISJOLY. Mangé ?

MATHURIN. Cela dépend de vous, monsieur de Boisjoly.

BOISJOLY. De moi ?

MATHURIN. C'est la providence qui vous a amené de notre côté, ce matin, et qui vous a fait entrer chez nous.

BOISJOLY. Non, ce sont les larmes de Mathurine.

MATHURIN. Enfin, v'la ce que c'est : si c'est un effet de votre bonté, vous faites venir du château Dick, votre basset, et un fusil de chasse à deux coups, pour ne pas man-quer mon pillard, et l'affaire est bâclée.

BOISJOLY. Encore, ce pillard, quel est-il ?

MATHURIN. Ce qu'il est ? Un être rapace et insatiable, un estomac dévorant, une créature de mœurs viles, un monstre à dents aigues... Un lapin !

BOISJOLY. Un lapin ?

MATHURIN. Un lapin. Monsieur, depuis quinze jours que ce lapin a violé mon enclos, ma veille n'est plus que trouble, et mon sommeil qu'un affreux cauchemar. A vous d'être l'instrument de ma délivrance, cher monsieur de Boisjoly, à vous de me rendre la paix et de faire qu'à chaque boisseau de pois que je vendrai je vous bénisse ! Me permettez-vous d'aller au château chercher Dick et votre fusil à deux coups ?

BOISJOLY, riant. Non-seulement Dick, mais Diamant et sa mère. (Avec solennité.) Mathurin, je jure, par les cheveux que vous n'avez plus, que vos choux et vos pois vont reprendre toute liberté d'allure et d'accroissement, et que désormais vous reposerez en paix !



COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je me sens pris de l'ardeur des combats ;  
Rien maintenant n'arrêterait mes pas ;  
A moi la mort, à moi sang et carnage !  
Au lieu d'un seul, pourquoi de cent lapins  
Ne faut-il pas délivrer vos jardins ?  
Vous les verriez tomber tous sous ma rage !  
Tayaut, Tayaut, mes bons chiens en avant !  
Humez le vent !

DEUXIÈME COUPLET.

Vive la chasse, image des combats ;  
Pour nous Français, elle est pleine d'appats ;  
Tout bon chasseur au son du cor s'enivre.  
Près, bois, étangs, rien ne peut m'arrêter ;  
La bête est là, je l'entends haleter ;  
Ça, mon couteau, qu'elle ait cessé de vivre !  
Tayaut ! Tayaut ! mes bons chiens en avant !  
Humez le vent !

(Après avoir écrit.) Mathurin, portez ceci à Jacques, mon piqueur, et revenez ensemble.

MATHURIN. Monsieur de Boisjoly, si je vous dois la mort de l'infamale bête, je ne cesserai d'appeler sur vous et sur les vôtres les bénédictions du ciel ! (Fausse sortie.) Sauf respect, monsieur de Boisjoly, il est tôt ; vous n'aviez peut-être pas déjeuné ; si, en attendant, un morceau de jambon fumé et un verre de blanc pouvaient vous être agréables ?

BOISJOLY. Cela me serait agréable.

MATHURIN. Mathurine, faites les honneurs de la maison à monsieur de Boisjoly, à notre libérateur !

SCÈNE V.

MATHURINE, BOISJOLY. (Mathurine dresse une petite table devant Boisjoly.)

BOISJOLY, mangeant et buvant copieusement. Ce jambon est exquis ; coupez-m'en donc une autre tranche, ma gentille Mathurine.

MATHURINE. Avec plaisir, monsieur.

BOISJOLY. Votre vin est sec et rude au gosier, mais pur et chaud ; donnez-m'en donc une autre bouteille, ma gentille Mathurine.

MATHURINE. Vous lui faites bien de l'honneur, monsieur.

BOISJOLY. Savez-vous que je préfère ce pain bis à notre pain blanc !

MATHURINE. Oh ! si monsieur goûtait à notre galette !...

BOISJOLY. Voyons la galette. Délicieuse, mais elle altère. (Il débouche une troisième bouteille.) C'est étonnant comme le grand air et ces mets rustiques irritent mon appétit ! Je retourne au jambon. (Il continue de manger et de boire, et ne s'arrête qu'après avoir vidé la troisième bouteille à moitié et alors qu'il n'y a presque plus de jambon ni de galette.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHURIN.

MATHURIN. C'est fait ; votre piqueur est là, monsieur de Boisjoly, avec Dick, Diamant et la chienne ; tous les quatre vous attendent dans le clos. Toi, Mathurine, va-t'en guetter du côté de la haie à Grand-Jean.

BOISJOLY. Nous aurons là un charmant rabatteur ! (Mathurine sort.) Père Mathurin, de cette fenêtre vous jouirez d'un spectacle de prince !... (Il sort en fredonnant : Tayaut ! tayaut ! etc.)

SCÈNE VII.

MATHURIN, seul. Regardant la table.

Ça se voit qu'il n'avait pas déjeuné, monsieur de Boisjoly ! quelle brèche au jambon et à la galette ! et le vin ! une, deux bouteilles vides, et une troisième à moitié vidée ; merci ! (Il fait la grimace, mais son front se déride à un brillant air de chasse qu'on entend au dehors.) Le cor, bravo ! (Il range la table, puis regarde dans le verger.) Jouis de ton reste, mon gars ; gorge-toi et gorge-toi de mon bien ; ton heure est venue, ton glas sonne ; ce soir, tu frétilieras, non plus dans mon champ, mais dans la poêle ! (Se penchant au dehors.) Eh ! Jacques, gare aux fraisières, donc ! gare aux choux ! modérez l'ardeur de vos chiens. Pas par là, c'est des ignames ; ni par là, c'est des topinambours ! Bon, les v'là qui fourragent mon plan d'asperges ! Ah ! mais, ah ! mais, ils vont me faire plus de dégâts en une heure que mon lapin en un an ; c'est pas ainsi que j'entendais la chose ; et monsieur de Boisjoly qui fait comme les chiens et qui marche à travers tout !... Merci ! j'en ai plus que de trop de leurs services ; le remède est pire que le mal. (Criant.) Assez ! assez ! arrêtez les chiens ; j'y renonce ! Les enrégés, ils font la sourde oreille, et ne me laisseront pas une lentille à mettre sous la dent ! (Il se dirige vers la porte.)

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, MATHURIN.

ANDRÉ. Père Mathurin ?

MATHURIN. Toi, encore ! C'est drôle comme ce garçon-là sait bien choisir ses instants.

ANDRÉ. Un seul mot !

MATHURIN. Bonssoir.

SCÈNE IX.

ANDRÉ, seul.

Cruel homme ! Ah ! je le vois bien, c'en est fait ; jamais il ne me donnera Mathurine ; il me faut renoncer au bonheur, il me faut quitter ce village. Je n'ai plus qu'un seul parti à prendre, et je le prendrai !

SCÈNE X.

MATHURINE, ANDRÉ. (Mathurine est entrée sur les dernières paroles d'André.)

MATHURINE. Ce parti, quel est-il, monsieur André ?

ANDRÉ. Vous m'avez entendu, mam'selle ?

MATHURINE. Oui, et je voudrais savoir quelle sorte de parti vous songez à prendre, afin, si cela est possible, de vous empêcher d'en prendre un extrême ; les partis extrêmes sont toujours suivis du repentir.

ANDRÉ. Vous êtes bien raisonnable, mam'selle ; moi, je le suis moins ; je souffre !

MATHURINE, avec douceur. Enfin ?

ANDRÉ. Vous voulez le savoir absolument ?

MATHURINE. A moins que cela vous soit trop pénible à dire.

ANDRÉ. Eh ben, mam'selle, je vas me faire soldat.

MATHURINE. Je m'en doutais. (Silence.) Monsieur André, pourquoi perdre courage ? Ecoutez. Dans ce moment, on tue le lapin de mon tuteur ; tout à l'heure il va venir ici gai comme un pinson, nous nous jetterons ensemble à ses pieds, et il nous bénira.



ANDRÉ. Croyez-vous, mam'selle?  
MATHURINE. On peut essayer toujours!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MATHURIN. (André et Mathurine s'élan-ent au-  
devant du vieillard.)

ANDRÉ. Père Mathurin!

MATHURINE. Mon tuteur!

MATHURIN, sombre. Paix! (Il se laisse tomber sur un escabeau,  
dans une attitude désespérée.) Ruiné! perdu! Ils ont tout  
bouleversé, tout brisé; la récolte entière est à vau-  
l'eau; il ne me reste pas de quoi acheter une corde  
pour me pendre!... Plus je criais, plus je priais, plus  
je courais, plus maître et chiens redoublaient d'ar-  
deur, plus grandissait leur rage! Ce ne sont pas des  
chasseurs, ce sont des diables; ils n'ont rien respecté,  
rien! Ruiné! perdu!

ANDRÉ, à Mathurine. Je n'ose lui parler.

MATHURINE. Ni moi.

ANDRÉ. Pauvre père Mathurin!... Une idée; je n'ai  
pas grand-chose, cinquante écus, à ce que je crois; je  
m'en vas les lui offrir. (S'avançant.) Père Mathurin, si  
cinquante écus pouvaient vous faire plaisir, par rap-  
port à vos topinambours et à vos choux? Je vous les  
offre de bon cœur.

MATHURIN. Tu me les offres? Eh bien, tu es un brave  
garçon; c'est tout ce que tu possèdes, sans doute?...  
J'accepte! (Fausse sortie d'André.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BOISJOLY, le lapin mort à la main.

BOISJOLY. C'est fait! (Il jette le lapin sur les genoux de Ma-  
thurin, s'essuie le front et se verse à boire.)

MATHURIN, au lapin, d'un ton sentimental. Ainsi, jamais plus  
tu ne verras la lumière; jamais plus tu ne t'enivreras  
des parfums du printemps; jamais plus ce petit cœur  
ne battra de crainte ou de plaisir; et c'est moi qui ai  
brisé ton existence dans sa fleur! Ah! devant tes restes

chauds encore, le remords m'assiège; une immense  
douleur me saisit... Ce qui me semblait une juste ven-  
geance serait-il un crime?

ANDRÉ. Un crime, allons donc!

MATHURIN. A l'état de mon âme, je serais tenté de le  
croire!

ANDRÉ. Père Mathurin, ce qui vous chagrine, ce n'est  
pas la mort du lapin, c'est ce qu'elle vous coûte.  
(Mathurin regarde son verger et pousse un profond soupir.)

BOISJOLY. Eh quoi! le père Mathurin pleure sa salade  
et ses choux, lui qui va pouvoir manger son ennemi  
en gibelotte, l'ingrat!... Mais j'ai eu un plaisir royal,  
et je veux qu'ici tout le monde soit heureux. Prenez  
ceci pour le dommage, père Mathurin.

MATHURIN, debout. Un billet de cinq cents francs!

BOISJOLY. Et vous, jolie Mathurine, avec la permis-  
sion de votre tuteur, laissez-moi vous offrir cet or, pour  
vous avoir des dentelles le jour de vos noces.

MATHURINE. Monsieur!

MATHURIN. Accepte, ton tuteur le trouve bon; d'ai-  
leurs, refuser n'est pas poli. (Donnant un coup de pied au  
lapin.) Plat gueux, va!

ANDRÉ, reprenant la main de Mathurine. Père Mathurin!...

MATHURIN. Soit, je veux bien, allez faire publier vos  
bans; mais, auparavant, unissons-nous pour remer-  
cier notre libérateur.

MATHURINE, bas et riant. Dont vous vous garderez doré-  
navant de réclamer le secours.

MATHURIN, de même. Certes! attendu qu'une autre fois  
il ne serait peut-être pas disposé à payer le dommage,  
et qu'un petit guignon supporté fait, je le vois, un  
guignon plus grand avorté!

TRIO FINAL.

MATHURIN, MATHURINE, ANDRÉ.

Honneur, honneur  
Au grand vainqueur,  
Adroit chasseur,  
Et généreux seigneur!

(Boisjoly s'incline en riant; la toile baisse.)

ADAM BOISGONTIER.

PRIÈRE D'UN PÈRE POUR SA FILLE.

Vous savez, Vierge sainte, en quelle heure cruelle  
Mes pleurs vous consacraient cette enfant de douleurs;  
Mère des affligés, prenez-la sous votre aile,  
Gardez-la sous l'abri de vos blanches couleurs.  
Qu'au pied de vos autels cette humble fleur exhale  
Le pur et doux parfum de ses jeunes vertus,  
Et qu'en l'amour du Christ ce cœur naïf égale  
L'ange et le séraphin de candeur revêtus.  
Marie, ayez pitié de l'enfant innocente,  
Et lorsque son regard cherche sa mère absente,  
Vierge sainte, daignez la lui montrer au ciel!  
A moi seul les chagrins, à moi la coupe amère,  
Mais donnez à ma fille et le lait et le miel,  
Donnez-lui le bonheur que n'a pas eu sa mère!

CHARLES DE NUGENT.



# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 8.



Notre titre de *Progrès Musical* n'est-il pas pleinement justifié, puisque pour six francs nous donnons à choisir à nos abonnés, dans nos catalogues de chaque mois, pour cinquante francs de musique prix marqué, ce qui coûterait dix-huit francs chez tous les marchands de musique. C'est un avantage immense, car sur dix-huit francs, l'acheteur trouve douze francs de bénéfice, et n'en paye réellement que le tiers.

Quelques personnes pourraient penser que nous donnons de la musique inférieure. Mais elles se convaincront du contraire en jetant un coup d'œil sur nos catalogues. En effet, qui pourra contester que *la Norma*, de Dolher, *L'Andante et rondo* de Maysder, *Capuletti* et *Don Juan*, de Thalberg, ne

sont pas des chefs-d'œuvre de la musique de piano, et seuls les noms illustres, attachés à ces savantes compositions, ne rendent-ils pas un plus éclatant témoignage que tous les éloges que nous en pourrions faire?

Ces noms figurent dans le catalogue de ce mois-ci ; ces morceaux, nous les offrons, et avec eux, beaucoup d'autres, que notre espace limité ne nous permet pas de désigner. Cependant, nous ferons encore remarquer dans la musique de piano facile, les *Tricoteuses*, de Couperia, et *Méphistophélès*, galop brillant à quatre mains, par Labitzki. Puis de la musique de chant, pour tous les genres de voix, et un grand choix de musique de danse.

## ÉDUCATION MUSICALE.

C'est en 1815 que Rossini commença à composer pour Naples. Le premier opéra qu'il fit représenter au théâtre Saint-Charles, fut *Elisabetta*, qui obtint un brillant succès. A cette époque les principaux chanteurs de ce théâtre étaient MM. Garcia et Nozzari, et mesdemoiselles Colbran et Dardanelli. Ce fut un grand bonheur pour Rossini de pouvoir confier sa partition en des mains si habiles, et le talent des chanteurs contribua sans doute puissamment au succès de ses ouvrages. Après la réussite de *Elisabetta*, Rossini fut appelé à Rome pour le carnaval ; là, il écrivit *Torvaldo e Dorliska*, opéra sérieux tombé tout à fait dans l'oubli, et le *Barbiere di Siviglia*, ce délicieux modèle de l'opéra-comique, qui peut-être est la plus parfaite de toutes ses partitions.

A son retour à Naples, en 1816, il écrivit la musique d'une farce intitulée *la Gazetta*; cette partition, tout à fait indigne de lui, n'eût aucun succès. Dans la même année, *Otello* fut représenté au théâtre del Fondo. Les Italiens considèrent cette production comme le chef-d'œuvre de la tragédie lyrique ; le style diffère essentiellement de celui de *Elisabetta* ; on y trouve plus de vérité dramatique, les idées y sont mieux développées et font naître des émotions plus vives et plus profondes.

A la fin de 1816, Rossini retourna à Rome pour la saison du carnaval, et y composa *la Cenerentola* pour le théâtre Valle. Cet opéra obtint un très-grand succès, non-seulement à Rome, mais dans toutes les capitales de l'Europe, où il fut ensuite représenté. Au printemps de 1817 il alla à Milan, et y écrivit *la Gazza Ladra*. Les Milanais en voulaient beaucoup à Rossini de ce qu'il les avait abandonnés pour aller à Naples, et ils se rendirent en foule au théâtre, déterminés à l'accabler du poids de leur colère. Le malheureux compositeur, averti de ce projet hostile, prit place au piano avec une certaine anxiété ; mais le charme de la musique de *la Gazza* apaisa leur fureur ; leur ressentiment s'évanouit en écoutant cette délicieuse mu-

sique, et ils applaudirent avec transport. *Bravo maestro ! viva Rossini !* Ces cris étaient répétés de tous les coins de la salle, et comme l'usage veut que chaque fois que l'auteur est ainsi appelé, il se lève pour saluer les spectateurs, Rossini déclara, après la représentation, que cette cérémonie tant de fois répétée l'avait plus fatigué que la direction de l'orchestre.

A son retour à Naples, Rossini fit représenter *Armide*. Mademoiselle Colbran remplissait le rôle de l'héroïne ; sa voix commençait à décliner, en sorte qu'elle ne put exécuter cette musique avec l'énergie qu'elle exigeait. Les Napolitains la trouvèrent inférieure à celle de *la Gazza*, et piqués de ce qu'on ne réservait pas pour eux les meilleurs ouvrages, ils firent un accueil très-froid à cet opéra, qui contient cependant un des plus beaux duos qui soient sortis de la plume de Rossini.

En 1818, Rossini retourna à Rome, où il écrivit *Adelaide di Borgogna* pour le théâtre Argentin, et dans la même année il composa *Adina, ossia il califfo di Bagdad* pour le théâtre Saint-Charles de Lisbonne. A son retour à Naples, il composa *Mose in Egitto*, dont le succès est devenu européen. *Ricciardo e Zoraida* fut composé et exécuté dans l'automne de la même année. En 1819, il écrivit *Ermine* pour Saint-Charles ; cet ouvrage, écrit dans la même manière que *Ricciardo*, n'eut aucun succès. Dans cette même année il visita Venise, où il fit représenter *Edoardo et Cristina* ; la partition de cet opéra est composée presque entièrement de morceaux tirés de ses autres ouvrages. A l'époque habituelle il revint à Naples, et le 4 octobre la *Dona del Lago* fut représentée au théâtre Saint-Charles. Madame Pisaroni remplissait le premier rôle. La même nuit Rossini partit pour aller remplir un engagement à Milan, et le 26 décembre on exécuta *Bianca et Faliero* ; mais le sort de cet opéra fut bien différent de celui de *la Gazza*.

(La fin au prochain Numéro.)

MARIE LASSAVEUR.



## REVUE MUSICALE.

Au premier rayon de soleil qui vint illuminer un coin de notre ciel nébuleux, nous avons joyeusement secoué la poussière de nos sandales parisiennes en poussant un de ces gros soupirs qui sont l'expression d'une peine qui finit et d'un plaisir qui commence. Nous avons dit adieu aux bals, aux fêtes et aux concerts de la Babylone moderne; il était temps que tout ce tumulte mondain fit place aux impressions profondes et recueillies que la nature donne à l'âme de ceux qui savent en admirer les sublimes magnificences. Aussi nous jetâmes une couronne d'immortelles sur le seuil de la salle Herz, et une branche de cyprès dans l'orchestre de l'Opéra, et puis, le pied léger, les cheveux au vent et le cœur tout plein de poésie, nous allâmes saluer, sous les ombrages de la campagne rajeunie, l'oiseau qui chante, la fleur qui s'ouvre et la source qui murmure. Mais, bah! nous avions compté sans la pluie de notes, sans le déluge de croches et sans l'ouragan de mélodies qui viennent fondre sur notre tête. Adieu, vertes prairies émaillées de pâquerettes! adieu, limpides ruisseaux où se penche le myosotis! adieu, silence des bois, parfums des roses, mystères et splendeurs de la nature! Il faut quitter l'oasis si longtemps désirée. Reprenons notre bâton de voyage, poursuivons notre route haletante à travers le labyrinthe parisien, entrons à l'Opéra-Comique pour y écouter le nouvel opéra de M. Auber, *Jenny Bell*.

Deux charmants motifs de la partition, soutenus par une orchestration habile, forment l'ouverture; la ballade de Jenny Bell, puis un duo entre M. Faure et mademoiselle Daprez, dont l'allégo est une mazurka, sont les morceaux qu'on a le plus remarqués dans le premier acte.

Le deuxième est assurément le meilleur de la partition.

Les couplets de M. Coudere,

Heureux qui près de vous,  
Jenny, peut vivre une journée,

sont d'une bonne facture et d'une grande élégance de mélodie. Je citerai un sextuor qui m'a paru d'un beau style, et un final qui a produit une grande sensation.

Au dernier acte je ne vois guère à mentionner qu'une sorte de pot-pourri dans lequel on trouve le *Rule Britannia* et le *God save the Queen*.

M. Scribe est l'homme de la circonstance. Notre maître français a dû le suivre dans cette voie habile peut-être, mais évidemment peu propre à produire un grand effet musical.

Aussi M. Auber, dans cette création nouvelle, nous a-t-il semblé beaucoup au-dessous de lui-même, et nous avouons avec peine qu'à part quelques morceaux d'un rythme remarquable, l'œuvre ne porte pas l'empreinte de ce génie charmant au souffle duquel sont écloses ses précédentes et délicieuses compositions.

Le grand succès des *Vêpres Siciliennes* n'a fait que s'augmenter à l'Académie Impériale de Musique, depuis la première représentation de l'opéra de Verdi. L'analyse de cette pièce serait superflue; le terrible événement qui a ensanglanté la Sicile il y a cinq siècles est assez connu. Quatre personnages suffisent à l'action principale. La duchesse Hélène, le gouverneur Guy de Montfort, le médecin Jean de Procida, et un beau ténébreux du nom de Henri, représentés par mademoiselle Cruvelli, MM. Bonnehée, Obin et Gueymard, qui, chacun dans son rôle, déploient une grande supériorité de talent.

Parmi les beautés d'un ordre supérieur que renferme la partition des *Vêpres Siciliennes*, on distingue au premier acte la cavatine d'Hélène; au second acte, le bel air de Procida, admirablement chanté par Obin, et le double chœur final; à l'acte suivant, un duo d'un style très-large, entre Bonnehée et Gueymard; au quatrième, la romance à deux voix chantée par mademoiselle Cruvelli et Gueymard; enfin, au dernier acte, la polonaise de la duchesse, et le trio réclamé comme une condition *sine qua non* par M. Verdi à M. Scribe.

L'œuvre de M. Verdi ne rappelle en rien ses précédentes compositions, toutes pleines de ce génie violent qui ne s'arrange pas du charme de la mélodie. On trouve dans les *Vêpres Siciliennes* des airs d'une grâce exquise, des andante d'un charme grave et solennel, le mouvement dramatique toujours en temps utile, et des effets d'orchestre pleins de grandeur. Aussi dit-on dans les cercles du monde artistique que M. Verdi va être promu au grade d'officier dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

L'*Armide*, de Gluck, a été exécutée récemment au Conservatoire; la réussite qui a couronné cette épreuve, permet de croire que ce chef-d'œuvre sera repris en grande pompe à l'Opéra.

Le célèbre ténor Roger, engagé pour quatre mois au prix de 40,000 francs, doit remplir le rôle principal dans la traduction de *Santa Chiara*, opéra de Son Altesse Royale le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, dont la première représentation doit avoir lieu ce mois-ci, en présence de la reine d'Angleterre.

MARIE LASSAVER.

## EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE JUILLET.

Alphonse X, roi de Castille, dit l'*Astrologue*, après avoir signalé le début de son règne par quelques actions d'une valeur brillante, s'adonna entièrement à l'étude, surtout à l'astronomie, et abandonna pour ces travaux les soins du gouvernement et ceux de sa famille. Cependant il fut porté à l'empire en 1257, mais il négligea d'aller prendre possession de ce nouveau trône; les électeurs, fatigués de l'attendre, choisirent et couronnèrent Rodolphe de Habsbourg, et don Sanche, fils d'Alphonse, profitant des dispositions ultra pacifiques de son père, le détrôna. Une longue

guerre suivit cet acte dénaturé. Alphonse eut recours au secours des Maures pour rentrer dans ses droits; il était sur le point de triompher lorsqu'il mourut, le cœur brisé de douleur, laissant sa famille en proie à des divisions intestines, et léguant à la postérité le souvenir de grands talents mal dirigés et d'un génie que le jugement n'avait pas conduit. Un poète espagnol a fait cette antithèse sur son règne: *En contemplant les cieux, il a perdu la terre*, et notre fable de l'*Astrologue* paraît inspirée par les fautes politiques de ce malheureux roi.



## CORRESPONDANCE.

Ma chère amie, l'Exposition industrielle, artistique, agricole, horticole, universelle enfin, a le sort de toutes choses en ce monde : beaucoup en médisent, quelques-uns la calomnient et tous vont la voir, la revoir, y entrent à l'ouverture des portes et n'en sortiraient pas, si la cloche de la retraite ne les en chassait. — Est-ce l'amour de l'art ou l'admiration qui les retient ? nullement ; mais on veut pouvoir dire qu'on a tout vu, tout apprécié, tout jugé, et ce, à moins de frais possible. Heureusement pour les actionnaires, les étrangers, notamment les Anglais, n'aiment ni la foule ni les longues séances, et afin d'avoir leurs coudees franches, ils ont adopté le jour d'entrée à 5 francs. Ce jour leur offre toute sorte d'avantages ! Ils peuvent, sans craindre de froisser notre vanité nationale, se dire que leur *exhibition* était supérieure à la nôtre, qu'il y avait plus d'ordre, etc., etc., etc... De plus, ils sont libres, si le cœur leur en dit, de se promener sans fatigue, à raison de 2 francs l'heure, d'Angleterre en Espagne, de Suisse en France, d'Allemagne en Turquie, dans les cinq parties du monde enfin. L'ingénieuse charité française a organisé, — à l'usage des infirmes et des malades, — un service de petites voitures circulant dans l'intérieur de l'Exposition, et dont les gens bien portants usent aussi fort bien.

Mais, je m'aperçois que j'allais mettre un pied peu délicat sur le domaine d'autrui ; abandonnons donc bien vite l'Exposition, et laisse-moi te parler d'une fête à laquelle j'ai assisté et dont je garde un délicieux souvenir, c'est la *fête de la Rose*. Au sixième siècle, à Salency, petit village situé sur les confins de la Picardie, elle eut pour fondateur saint Médard, évêque de Noyon, que, je le gagerais, tu ne connaissais pas à ce titre, et auquel tu n'as peut-être jamais songé que du 8 juin au 18 juillet. Ce saint prélat, seigneur de Salency, imagina de donner tous les ans, à la jeune fille que la voix publique proclamerait la *plus vertueuse*, une somme de vingt-cinq livres et une couronne de roses.

L'honneur attaché à ce couronnement excita une telle émulation de vertu parmi les jeunes filles de Salency, que saint Médard voulut rendre cette institution perpétuelle, et à cet effet, détacha de son domaine douze arpents, dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie. En même temps, il régla les conditions d'admissibilité et le mode futur d'élection.

Les conditions étaient la conduite irréprochable, non-seulement de la rosière, mais encore de toute sa famille, en remontant jusqu'à la quatrième génération.

Le mode d'élection consistait, — et il est encore le même, — à présenter au seigneur de Salency, — aujourd'hui à M. le maire, — trois jeunes filles désignées par les personnes les plus respectables du village. On proclamait au prône de la paroisse le nom de la jeune fille élue, afin que ses rivales pussent examiner ce choix, et le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse : cette publication se fait encore.

Le jour du couronnement, le 8 juin, le son des cloches annonce, dès l'aube, la fête qui se prépare. Tout le village est en émoi ; les fenêtres des maisons devant lesquelles doit passer la rosière sont décorées de fleurs, le chemin qu'elle doit parcourir couvert d'un moelleux

tapis de verdure. A deux heures, la rosière future, vêtue de blanc, la tête et les épaules voilées, sort de la maison paternelle entourée de sa famille et suivie de douze jeunes filles, ses compagnes, vêtues aussi de blanc et portant en sautoir un large ruban bleu ; douze garçons du village désignés par le maire, le bouquet à longs rubans attaché à la boutonnière, les accompagnent en leur donnant la main, et le cortège, tambours et musique en tête, arrive à la mairie, où les autorités civiles l'attendent pour se rendre à l'église : là elle est reçue par le clergé, croix et bannière en tête ; on la conduit au chœur ; un prie-Dieu est disposé pour elle, et l'office commence. Les chants religieux terminés, on se rend processionnellement à la chapelle de Saint-Médard : la couronne de roses, l'écharpe bleue de ciel et l'anneau d'argent, insignes des rosières, sont déposés sur l'autel du saint. Le curé les bénit, fait l'éloge de la vie passée de la rosière, l'exhorte à persévérer dans la même voie ; puis, la jeune fille s'agenouille, le pasteur pose sur sa tête la couronne de roses, lui met au doigt l'anneau d'argent, et lui présente l'écharpe qu'elle-même passe à son cou. Alors le maire lui remet le titre de sa dotation, la proclame rosière, et le chœur entonne le *Te Deum*.

Je t'ai raconté cette fête, ma chère amie, telle que je l'ai vue et non point telle qu'on la célèbre autrefois. Avec le temps les usages changent, heureux encore quand dans son passage il n'emporte pas les institutions elles-mêmes. Celle-ci a résisté à douze siècles ! combien de guerres civiles et religieuses, combien de révolutions n'a-t-elle pas traversées ! Mais, je me suis déjà trop laissé entraîner peut-être à l'entretenir de cette fête ; tu me le pardonneras, en songeant combien j'ai dû être impressionnée par ce spectacle ; et pour m'assurer de ton pardon, je me hâte de te convier à ouvrir avec moi la planche de ce jour.

N° 1, COL MOUSQUETAIRE. — Ah ! le joli dessin ! la ravissante forme ! voilà au moins un col comme je les aime, et qui ne ressemble pas à ces *nappes d'épaules* que nous avons trop longtemps portées !... « Mais, comment broder ce dessin ? sur quelle étoffe ? — Sur mousceline, si tu veux en faire un col habillé, sur nansouk, si tu en veux faire un col du matin... Tu le broderas entièrement au plumetis, avec feston feuille de rose, point d'échelle entre chaque rangée de pois, et point d'échelle encore sous les sinuosités formées par le feston du haut. — Si tu préfères les œillets aux pois, tu peux satisfaire ta fantaisie ; mais dans ce cas, tu devrais remplacer tous les points d'échelle par des cordonnets mats.

2, Fond courant pour manches bouillons ou fond de canezou. — Les bouillons, un peu délaissés à cause de la grande chaleur, se reporteront de nouveau cet hiver. Tu peux donc, si tu veux en avoir de jolis, te mettre immédiatement à l'œuvre, car on travaille peu dans cette saison, et le dessin que je t'offre est assez long à broder.

3, Cet entre-deux... Allons, Jeanne, ne vas-tu pas m'expliquer qu'il est destiné à servir de poignet aux bouillons?... C'est assez facile à voir, ce me semble... Vite, passe au n° 4, car je suis pressée d'arriver à ce magnifique je ne sais quoi, qui porte le n° 14.

4, Octavie, plumetis et œillets ou pois.

5, H. R., plumetis.



6, *Marcelle*, plumetis fendu.

7, *T. L.*, plumetis ou feston feuille de rose.

8, *V. G.*, plumetis.

9, Quart d'un mouchoir; ce mouchoir, d'un effet charmant et de facile exécution, peut se broder tout au plumetis ou tout au feston, comme tu le préfères; mais, si tu plaçais sous les fleurs une seconde batiste, que tu découperais après ton travail terminé, tu obtiendrais ainsi des fleurs mates qui donneraient à ton mouchoir un cachet de grande distinction. — Le feston du tour est feuille de rose avec œillet dans chaque dent.

« A propos de mouchoir, as-tu remarqué comme moi, Jeanne, qu'on en porte beaucoup brodés en couleur? — Oui, mais je ne trouve cela ni joli ni distingué; ce genre de mouchoirs me semble un hors-d'œuvre servi après le dessert: il eût été fort bien avec les cols et les manches à pois ou fleurs brodés en couleur, que l'on portait cet hiver et qui ont eu si courte vie; mais seuls, ces mouchoirs me rappellent ceux à vignettes que l'on fit autrefois, et pour lesquels j'ai toujours éprouvé une vive antipathie. Cependant, puisque tu parais les aimer, je m'empresse de t'indiquer ceux que j'ai le plus remarqués. L'un, porté par une jeune femme, à la toilette rose, avait le fond brodé d'un semis de pois également roses. Le bord, à coins arrondis, était festonné, et, sous ce feston, était cousu un petit volant, haut de cinq à six centimètres, festonné lui-même et parsemé de pois roses comme le fond du mouchoir. Les autres mouchoirs que j'ai vus sont: l'un, de même forme que celui que je viens de te décrire, mais avec guirlande sur le mouchoir et sur le volant, au lieu de pois. Les autres étaient simplement ourlés avec un délicat semis de fleurs sur l'ourlet, se prolongeant sur le fond du mouchoir. Un dessin que je t'ai envoyé il y a quelques mois pourrait te servir pour ce semis. La couleur de ces broderies est assortie à celle de la robe, et j'en ai vu beaucoup qui étaient portés avec ces toilettes bleu ciel, lilas, rose, si ravissantes de fraîcheur et de légèreté.

10, *M. R.*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

11, Col pour petite fille de cinq ou six ans. — Plumetis et œillets ombrés. Tu peux aussi le faire en feston ordinaire, et le bord en feston feuille de rose, mais il sera moins joli.

12, GARNITURE GUIPURE. — Fais l'étoile au plumetis, les œillets ombrés, le feston du bord en feuille de rose, le feston qui entoure les œillets, celui qui entoure l'étoile, en petit feston ordinaire. Cette bande, d'exécution prompte et facile, peut servir pour taies d'oreiller, camisoles, bonnets de nuit même; mais pour ce dernier usage il la trouve un peu lourde.

13, Encore une garniture!... Oui, mais remarque qu'elle n'est plus guipure. Celle-ci se fait sur nansouk ou sur mousseline. Sur nansouk, elle conviendrait pour peignoir ou caraco d'appartement. Sur mousseline, elle serait ravissante autour d'un canezou ou d'un fichu Marie-Antoinette.

14, FANCHON VÉNITIENNE. — La voilà enfin cette fanchon tant de fois demandée! Puisse-t-elle, ma chère, être telle que tu la désires. — Mais dis-moi, comment la broderais-je? — Un peu comme tu voudras. Si tu te sens grand courage et surtout grande persévérance, fais-la sur tulle *points lancés* entièrement au plumetis, avec jours dans toutes les fleurs pareilles à celles où tu vois de petites croix; mais si la dimension de cette

fanchon et le soin d'exécution qu'elle réclame t'effrayent, fais-en la majeure partie au feston, — c'est-à-dire celle où ce point peut trouver place, — et le reste au plumetis. Dans l'un comme dans l'autre cas, tu feras les jours aux endroits indiqués... ils sont de rigueur. — Oh! ce n'est pas la persévérance qui me fera défaut, mais c'est le temps. — Comment le temps?... nous commençons à peine l'été, et cet objet ne peut te servir que l'hiver...

Pour nous, jeunes filles, notre plus jolie coiffure, dans cette saison comme en hiver, est celle en cheveux. Tu peux y ajouter quelquefois de jolis nœuds de rubans assortis à ta toilette, mais c'est tout ce que tu dois te permettre quand le soir tu aides ta mère à faire à ses intimes les honneurs de son salon.

Ah! j'allais oublier de te dire que tu peux encore broder cette fanchon en application ou sur tulle noir avec soie de couleur, ce qui serait très-joli, mais très-long à faire et sans doute peu solide. Tu monteras cette fanchon, de quelque manière que tu l'aies brodée, avec ornements de ruban ou avec velours. Le velours aujourd'hui trouve partout sa place, et pour t'en donner une preuve, voici une robe destinée à une jeune femme, type d'élégance, de beauté, de distinction, et dont le bon goût fait loi.

Cette robe en taffetas rose a sa jupe recouverte aux trois quarts par un volant en guipure dont un velours noir zéro suit toutes les sinuosités du dessin; le corsage, tout en guipure, est dans le même style. Que dis-tu de cette robe? — Que cette harmonie de couleurs doit produire le meilleur effet, et que si j'étais dame, j'aimerais à en avoir une pareille.

15, Entre-deux pour manches et pour devant de camisoles, plumetis simple ou feston.

16, Garniture plumetis et guipure pouvant avoir la même destination que celle du n° 12.

17, Dessin pour volant au plumetis très-fin. Il ferait un délicieux volant de robe ou de mantelet. Tu pourrais aussi le broder pour manches duchesse ou pour pagodes.

18, *Emeralda*, plumetis simple ou feston.

19, Ces étoiles, ou ces jasmins, ou ces paquerettes, comme il te plaira de les nommer, se brodent au plumetis. Tu peux les employer comme entre-deux pour poignets de manches, brandebourgs de robe d'enfant, etc. Quatre ou cinq rangées de ces paquerettes placées au-dessus d'un ourlet de huit à dix centimètres feraient un très-joli bas de jupon.

20, Où donc vois-tu ce numéro?... je le cherche et je ne le découvre pas... Voilà 21, 22 et leur suite, mais le numéro 20 n'y est pas?... Ah! qu'est-ce donc que ce joli dessin avec semis de pois entouré de cette charmante bordure? — C'est l'objet représentant le numéro absent que tu cherches en vain, ma chère Florence; une voilette d'une forme toute nouvelle! Quoi de plus simple et de meilleur goût? Ces voilettes, toutes petites, comme tu le vois, et très-arrondies, se cousent au bord d'un chapeau simplement orné. Elles ne doivent pas tomber plus bas que le bavolet, et font ainsi le gracieux effet d'une fanchon négligemment jetée sur le chapeau. Pour dames, on en fait en dentelle, fond de pois presque toujours, ou semés de fleurs; mais ceci ne nous regarde pas, occupons-nous de ce qui nous concerne. Je t'engage donc à broder celle-ci au point de chainette avec soie de couleur, sur tulle noir ou blanc. La couleur de la soie doit être assortie au ruban de ton chapeau, lequel doit



à son tour être harmonisé avec le reste de ta toilette. Ces petites voilettes, soit blanches, soit noires, sont fort gracieuses, et elles ont le mérite précieux de rafraîchir un chapeau un peu fatigué. On en brode encore en chenille, même en jais, mais c'est par acquit de conscience que je t'indique ces genres fort peu distingués, le dernier surtout.

21 à 24, CASAQUE JAGUARITA. — Notre... Pardon de t'interrompre, Jeanne, mais j'entends quelqu'un... il me semble reconnaître la voix de Louise?... En effet, la voici accompagnée de sa mère... — Bonjour, charmantes sœurs, toujours occupées à créer des merveilles; nous venons vous enlever à vos travaux pour vous conduire au bois de Boulogne. Hâtez-vous, la voiture nous attend, nous causerons en chemin... J'ai mille choses à vous raconter! — Mille choses! dit Florence, c'est qu'alors tu as été à l'Exposition?... — Précisément, ma chère. — Alors, vite... partons.

La voiture nous emportant, Louise se mit à nous dépeindre les choses qui avaient le plus attiré son attention... De véritables potiches sortant de la manufacture impériale de Sèvres, ornées de peintures représentant les quatre saisons; — des aiguères en racine métallisée de cactus, montées en argent; — de riches éventails aux magnifiques peintures: l'une d'elles représentant une visite faite à une famille pauvre par deux jeunes filles accompagnées d'une sœur de charité. Ma bonne mère voulait me donner cet éventail, mais il est déjà acheté. Dans la même vitrine j'ai vu aussi des fleurs en dentelle dites *point d'Alençon*. — Tu veux dire des dentelles à fleurs? — Du tout, des fleurs en dentelles, montées en bouquet et ornant le disque du miroir d'une toilette Pompadour, toute recouverte de dentelle!... C'est d'une fraîcheur et d'une richesse incomparables!...

Toutes les parties de ces fleurs, telles que pétales, pistils, calices, feuillage, etc., sont faites séparément sur un carreau disposé pour ce genre de travail par une ouvrière nommée dentellière. Les objets qu'elle emploie sont: des petits bâtons de bois dits *fuseaux*, sur lequel est pelotonné son fil; des épingles (piquées sur un parchemin fixé au carreau et sur lequel est dessiné l'objet qu'elle veut reproduire) retiennent le nœud qu'avec son fil et son fuseau elle a formé. Ainsi naissent sous les doigts de la pauvre ouvrière — à peine gagne-t-elle son pain! — ces tissus délicats, ces fleurs merveilleuses que je vous engage à aller admirer.

Pour faire les fleurs, on gomme fortement les objets qui les composent. — Pour monter les bouquets, l'on se sert de laitons imperceptibles. — Mais, à qui peuvent servir ces nouvelles fleurs?... — On en pourrait faire, il me semble, de charmants bouquets qui iraient à merveille sur une robe de bal, en taffetas bleu, rose, lilas, ou n'importe qu'elle couleur de ce genre. — C'est une idée! dit Louise, mais la fantaisie serait un peu chère. On m'a parlé de 200 francs par fleur! — Puis, tu oublies, Florence, que les jeunes filles ne portent pas de dentelle à titre d'ornements.—Bah! des fleurs sont des fleurs, qu'elles soient en batiste, en organdi, ou en dentelle, peu importe; et je t'assure que, n'était le prix, je ne serais pas si scrupuleuse.

Mais tout en causant, nous voici devant la maison de feu madame de Girardin; l'avez-vous connue, madame? — Personnellement, non, répondit la mère de Louise, mais j'ai lu plusieurs de ses ouvrages; c'était une femme d'infiniment d'esprit. Fille de madame

Gay, connue elle-même dans les lettres, madame de Girardin débuta jeune encore dans la même carrière, et y tint bientôt une place honorable. Ses premières œuvres, charmantes poésies, obtinrent un succès mérité par une exquise fraîcheur d'imagination, une versification ample, entraînante, facile, et, par dessus tout, une grâce et une richesse d'idées exceptionnelles. Une pièce de vers intitulée: *Dévouement des médecins dans la peste de Barcelonne*, lui valut à vingt ans les honneurs et les palmes de l'Académie; son poème de Madeleine, l'hymne à Sainte-Geneviève, qu'elle récitait elle-même sous la coupole de l'auguste basilique, aux pieds de la statue de cette Vierge; des stances sur la mort du général Foy; telles sont les œuvres qui recommandent mademoiselle Delphine Gay à votre admiration. Plus tard, alors qu'elle devint M<sup>me</sup> de Girardin, elle changea de manière, comme on dit en peinture; de poète elle devint romancière, puis feuilletoniste, puis enfin elle aborda le théâtre, et c'est dans l'essai de l'art dramatique que la mort l'a saisie.

De larges gouttes d'eau commençant à tomber sur nos têtes, vinrent interrompre la mère de Louise et nous forcèrent à une prudente retraite.

Nous voici donc, ma chère amie, remises à notre travail laissé, je pense, à la casaque Jaguarita, représentée par les numéros 21 à 24.

Notre gravure te montre l'effet de cette casaque. Elle se fait en taffetas noir avec volant de tulle grenadine de 25 à 30 centimètres de hauteur et cousu au bas de la casaque. Ce volant, dont l'ampleur très-modereste doit seulement permettre à la robe et aux crinolines de se placer facilement dessous, est recouvert de trois rangs d'effilé haut de six à huit centimètres. Entre chacun de ces rangs est posée une ruche de petits rubans de gaze, ce qui fait par conséquent trois rangs de ruche, dont le dernier forme tête, pour ainsi dire, au dernier rang d'effilé, et de même pour les deux autres rangs. As-tu bien compris?...

Quant à la manche, de forme pagode, je ne puis, sans trop embrouiller notre planche, t'en envoyer le patron. Taille-la donc sur une pagode ordinaire, mais seulement beaucoup plus courte, car, un peu plus bas que le coude, tu devras placer un volant de tulle de 15 à 20 centimètres de hauteur que tu auras recouvert de deux rangs d'effilé et de deux rangs de ruche dans les mêmes dispositions que celles du volant du corsage. — Tu fermeras ta casaque avec des boutons en passementerie.

Le patron que je t'envoie m'a été donné par la maison Gagelin, c'est-à-dire, qu'il est parfait et élégant. — Suis ponctuellement toutes les indications que je te donne et fais toi-même ce vêtement peu coûteux: il ne te faut que trois mètres de taffetas, onze ou douze mètres d'effilé, deux pièces de ruban de gaze, un mètre de grenadine et douze boutons de passementerie. Tu seras enchantée de ton œuvre, j'en suis certaine, car ce petit vêtement est aussi commode que gracieux pour les jours de fraîcheur ou les soirées d'automne, que tu les passes à Paris, à la campagne, aux eaux, ou aux bains de mer.

Les jeunes femmes remplacent les effilés par la dentelle, ce qui est fort élégant.

25, PASSE DE CHAPEAU pour jeune fille de dix-huit à vingt ans. — Tu vois, ma chère amie, que je ne néglige aucun moyen qui te permette de te faire à peu de frais une toilette distinguée. Après le patron d'une casaque, voici celui d'un chapeau juste pour ton âge.



Hâte-toi donc d'aller acheter ce qui t'est nécessaire, car en quelques heures tu peux te créer une merveille que, par le temps qui court, nos modistes te vendraient au poids de l'or. Mais je t'entends : Que choisir pour faire ce chapeau ? me dis-tu. Si c'est pour toilette habillée, je te conseille la paille de riz, rien n'est plus joli. Tu l'orneras d'un côté d'une touffe de petites roses de haie blanches, avec long feuillage de crêpe vert, et tu poseras cette touffe tellement au bord de la passe, que les fleurs viendront se confondre avec celles qui orneront de ce côté le dessous de ton chapeau. — De l'autre côté, tu poseras un nœud formé avec des lames de paille de riz, et tu le placeras de manière à ce que les petits bouts, en retombant sur le bavolet, le cachent à demi. Tu garniras le dessous de ce chapeau avec un bouillonné de tulle entremêlé de feuillages verts nuancés, et au bas de la joue, du côté droit, tu placeras un petit nœud de dentelle. Voilà pour toi. Écoute maintenant la description de quelques chapeaux que j'ai vus ; je te la fais pour madame ta belle-sœur, et le choix ne lui manquera pas, tu vas en juger.

Le premier était en paille à jours disposée en bandes séparées par des bouillonnés de taffetas rose. Sur le côté, et pour unique ornement, était posé un bouquet composé de cerises, de noisettes (les fruits se portent beaucoup), de raisins noirs, d'épine-vinette, de fraises blanches et de petits abricots. Le mélange de ces fruits combinés avec le feuillage qui leur est particulier à chacun, produisait un charmant effet. En dessous de la passe, il n'y avait ni fleurs ni fruits, mais seulement un petit bouillonné de blonde entremêlé de coques de ruban rose et de nœuds papillons en velours noir. Les brides étaient en taffetas rose lissé de velours noir. Je te laisse à juger, ma chère, l'ensemble délicieux que formait ce chapeau.

Le second était en tissu paille et chenille — des lozanges encadrés dans une chenille noire. Comme ornement se trouvait d'un côté une plume noire dite *plume soleil* et piquée de paille ; de l'autre, un nœud de ruban de gaze quadrillé blanc et noir avec dentelle bordée de paille. Cette dentelle, serpentant sur la passe autour de la plume, venait former un second bavolet sur le bavolet de taffetas blanc bordé d'une petite dentelle noire. En dessous une grosse rose était accompagnée de dentelle noire ; du côté opposé s'échappaient de longues grappes de lilas paille reliées entre elles par des perles de jais.

Ce chapeau serait aussi très-joli avec ruban cerise et noir, bleu Suède et noir, blanc et noir.

26, *Bathilde*, plumetis fendu.

27, *Atèle*, plumetis.

28, *Victoire*, plumetis et œillets.

29, Riche écusson avec les lettres *L. L.*, plumetis fin, point de plumes et points sablés.

30, *SAC GIBECIERE A SOUFFLET*. — Ce sac, ravissante nouveauté du *Magasin de la Religieuse*, et qui sert à contenir son ouvrage, ses gants, son mouchoir, se fait au crochet avec de la soie cordonnet de trois nuances : mais, noir et bleu, sont trois couleurs d'une heureuse harmonie. — Pour éviter tout ennui de calcul, et pour simplifier la chose, ce crochet se compose seulement de deux morceaux carrés auxquels on donne plus tard la forme que tu vois sur la planche. L'un de ces carrés, celui dont la pointe doit rabattre en guise de pochette, aura vingt centimètres de hauteur sur quinze de largeur ; l'autre morceau

aura la même largeur, et seulement quinze centimètres de hauteur ; les deux petits morceaux des côtés, que nous appelons les *soufflets*, et que l'on fait également au crochet, ne doivent pas avoir plus de cinq centimètres de largeur dans le milieu ; quant à la longueur, elle est proportionnée à celle des deux grands morceaux que ces soufflets doivent border.

Le premier rang, composé de mailles chaînettes, se fait avec de la soie bleue.

2<sup>e</sup> RANG. — 10 mailles doubles noires, 2 mailles simples bleues, 10 mailles doubles noires, et ainsi de suite.

3<sup>e</sup> RANG. — 4 barrette noire, 8 mailles doubles mais, et 1 noire, ce qui doit former un carré avec les 10 mailles doubles qui se trouvent au tour précédent ; 2 mailles simples avec la soie bleue, etc.

4<sup>e</sup> RANG. — Comme le troisième.

5<sup>e</sup> RANG. — De la même manière. Pour terminer ce carré, il faut avoir trois rangs de mais placés les uns au-dessus des autres.

6<sup>e</sup> RANG. — 10 mailles doubles noires, 2 mailles simples bleues, et continue de même qu'au deuxième rang.

7<sup>e</sup> RANG. — Comme le premier ;

Quand le sac est terminé, il faut qu'il y ait dans la hauteur six carreaux, plus trois pour la petite patte. — Ceci établi, tu coupes sur du carton très-raide deux morceaux dans la forme indiquée par le croquis de la planche, chose qui te sera facile, ayant les mesures de la hauteur et de la largeur ; l'intérieur de ces deux cartons est doublé en soie bleue ; sur l'extérieur on appuie l'ouvrage au crochet. Il te faut encore deux autres morceaux de carton, pour les deux morceaux de crochet que nous avons nommé *soufflet*. — Ces quatre parties ainsi préparées se joignent les unes aux autres ; cette jonction est dissimulée sous une ganse en passementerie assortie de couleurs à celles du fond de crochet. — Une ganse pareille forme l'anse. — De chaque côté de cette anse, dans le bas, se trouvent deux petits glands en passementerie ; deux boutons de forme olive s'échappant d'une boucle posée dans le milieu du sac aident à le fermer. — Je t'assure que rien n'est plus joli à offrir dans ce moment que ce petit *sac gibecière*.

31, *M. R.*, plumetis simple ou feston feuille de rose.

32, *H. R.*, plumetis simple ou feston.

33, Écusson avec les lettres *E. C.* plumetis, point sablé et point de plume.

34, *Cache-pot*. — Ce charmant ouvrage, imaginé par madame Marie Soudant, se fait en laine lamée ou en chenille sur une carcasse en fil de laiton. Pour faire la carcasse, tu prends du fil de laiton très-fin avec lequel tu formes seize petites colonnes hautes de quatorze centimètres chacune, et espacées l'une de l'autre de manière à donner au haut de ta carcasse un orifice de cinquante-huit centimètres de diamètre, et un orifice de cinquante-quatre centimètres seulement dans le bas, c'est-à-dire au pied. Comme tu ne dois pas couper ton laiton, tu passeras de l'une à l'autre de ces colonnes en le ployant de manière à former de petites barrettes arrondies qui retiendront entre elles tes seize petites colonnes. Ces colonnes une fois établies, et la forme ronde donnée à la carcasse, tu ajoutes dans le haut une petite galerie formée encore par ton fil de laiton disposé en dents pointues, ou en petit angle aigu, si tu comprends mieux, et à droite et à gauche tu ajoutes une anse. Voilà ta carcasse faite ; il s'agit mainte-



nant de l'habiller. L'habilleras-tu de chenille ou de laine? le choix t'est laissé.

Quant à la couleur, c'est à toi d'en décider; mais, quelle que soit celle que tu adoptes, il te faut cinq nuances de teintes graduées, y compris le noir, qui est indispensable. Tu disposeras tes nuances de manière à former des raies ombrées non *horizontales*, mais *verticales*, ainsi que te l'indiquent les ombres reproduites sur le modèle de ta planche, et tu les placeras sur ta carcasse, l'une après l'autre, de la manière suivante : après avoir attaché ta chenille au pied de l'une des petites colonnes que je nommerai première, tu la passes sous la seconde, puis tu ramènes ta chenille que tu passes encore sous la première colonne. Tu reviens ensuite à la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tu sois arrivée au haut de la carcasse. Tu places de la même manière la deuxième nuance et les autres, et tu obtiens ainsi un travail contrarié très-joli. — Les dents du haut doivent être recouvertes, ainsi que les deux anses, par la couleur noire et la nuance claire mélangées. — Cet ouvrage, plus long à expliquer qu'à faire, est charmant à offrir. C'est, de plus, un petit cadeau de toutes saisons, puisque chacune d'elles apporte de nouvelles fleurs, et qu'on est heureux de pouvoir dissimuler sous une jolie enveloppe ces affreux pots de terre qui ne sauraient trouver place même dans le plus simple salon.

33, CORBEILLE PAQUERETTE. — Cette corbeille se fait également sur carcasse, dont le haut est orné de huit dents arrondies et légèrement renversées. Tu la recouvriras en travail contrarié, comme je te l'ai indiqué pour le cache-pot, soit en chenille, soit en laine; mais, chenille ou laine, il te faut trois nuances de chacune des couleurs suivantes : *rose, violet, vert*, auxquelles tu joindras une seule nuance de bois. — Les fleurs de cette corbeille se font sur la carcasse, en passant la chenille ou la laine dans un *pas-cordon* ou une grosse aiguille. Les anses sont vertes, ainsi que le fond de la corbeille. Les montants et le bord du haut sont recouverts par la chenille ou la laine blanche et la nuance bois. Ah!... voilà de l'ouvrage pour toi, tes connaissances et les amies. Et, comme ta bonne vieille tante ne saurait être exceptée, je joins à toutes les richesses que je t'envoie un joli tricot dit :

#### TRICOT À FEUILLES FONDUES.

Monte un nombre de mailles divisible par quinze.

PREMIER TOUR. — A l'endroit X, 1 maille rétrécie à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie X (retourne au signe).

2° TOUR. — Tout à l'envers.

3° TOUR. — X 1 maille rétrécie à l'envers, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie X (retourne au signe).

4° TOUR. — A l'envers.

5° TOUR. — X 1 maille rétrécie à l'envers, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie X (retourne au signe).

6° TOUR. — A l'envers.

7° TOUR. — X 1 maille rétrécie à l'envers; laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie X (retourne au signe).

8° TOUR. — A l'envers.

9° TOUR. — X 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X (retourne au signe).

10° TOUR. — A l'envers.

11° TOUR. — X 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 rétrécie à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X (retourne au signe).

12° TOUR. — A l'envers.

13° TOUR. — X 2 mailles unies, 1 jetée, rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 rétrécie à l'envers, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies X (retourne au signe).

14° TOUR. — A l'envers.

15° TOUR. — X 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 rétrécie à l'envers, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies X (retourne au signe).

16° TOUR. — A l'envers.

17° TOUR. — X 4 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, laisse le fil sur l'aiguille, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies X (retourne au signe).

18° TOUR. — A l'envers.

19° TOUR. — X 1 maille rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie X (retourne au signe).

20° TOUR. — A l'envers.

21° TOUR. — X 1 maille rétrécie à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie X (retourne au signe).

22° TOUR. — A l'envers; puis recommence au premier tour.

Ce tricot serait fort joli pour manteaux de lit, rideaux, toilette duchesse, etc.

Voici maintenant une charmante petite dentelle qui achèvera, je l'espère, de m'assurer l'estime de ta tante.

PREMIER TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 5 unies.

2° TOUR. — 6 mailles à l'envers, 3 unies, 3 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

3° TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 10 unies.

4° TOUR. — 5 mailles à l'envers, 5 unies, 2 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

5° TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 4 unies.

6° TOUR. — 6 mailles à l'envers, 3 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 3 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

7° TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 13 unies.

8° TOUR. — Rabats 6 mailles, 6 unies, 2 à l'envers, — laisse le fil sur l'aiguille, — 1 rétrécie, 1 unie.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

La jeune personne placée sur le premier plan porte une robe de taffetas à larges raies ombrées et à carreaux. Le corsage, montant et sans basques, est fermé sur le devant par une rangée de boutons de fantaisie; les basques sont remplacées par un grand effilé résille de vingt à vingt-cinq centimètres de hauteur. — Les manches pagodes ont, sur le haut du bras, des crevés entourés de petits effilés; des bouillonnés en mousseline s'échappent de chaque côté. — Les sous-manches, ainsi que le col, sont en mousseline brodée. — Le mantelet-écharpe, en taffetas, est garni sur le milieu du dos d'une ruche en ruban d'où part un grand effilé dont toute la beauté se trouve dans la tête, d'un



genre guipure d'une extrême finesse; un volant de trente centimètres, terminé par une ruche et par un petit effilé, entoure le corps du mantelet. — Le chapeau est en tulle bouillonné; entre chaque bouillonné se trouve un petit velours; le même velours orne le bavolet; un nœud en tulle forme le fond de la calotte, d'où s'échappent des touffes de géraniums nuancés; quelques-unes de ces fleurs retombent en légères branches sur le bavolet, tandis que d'autres, placées au bord de la passe, se confondent avec le tulle tuyauté du dessous. Les brides sont en large ruban de taffetas.

La jeune fille placée sur le second plan porte une jupe de taffetas garnie de volants découpés à l'emporte-pièce. — Je t'épargne la description de la casaque *Jaguarita*; l'explication que je t'ai donnée avec le patron doit te suffire. — Le chapeau qui accompagne cette toilette est en paille suisse, orné dessus

d'une branche de groseilles, feuilles et fruits; en dessous, de petites fleurs en plumes.

Et notre rébus?... j'allais l'oublier. Eût-ce été grand dommage? Je ne le pense pas, car tu l'as certainement deviné. Dans ce temps de guerre, un *camp* est connu de tout le monde, il y en a partout. Et le *soleil*... qui ne le reconnaît, et surtout qui ne le sent aujourd'hui. Tu vois que cet *E est couché*; d'I lit *HA* tu as fait sans peine *il y a*; enfin tu as vu cet arbre gigantesque étendant ses rameaux, sinon pour couvrir tous les animaux de la création, au moins pour mettre *beaucoup de bêtes à l'ombre*, et tu as donc lu : *Quand le soleil est couché, il y a beaucoup de bêtes à l'ombre*. N'est-ce pas vrai? Mais ce qui est plus vrai encore, c'est que j'ai beaucoup usé, j'entends Florence dire abusé, des droits de l'amitié, et pour qu'elle n'ait pas tout à fait raison, je me hâte de te serrer bien cordialement la main.

## ÉPHÉMÉRIDES.

18 AOUT 1774. — NAISSANCE DE BAYLE, MÉDECIN.

Bayle vit le jour à Vernet, village dans les montagnes de la Provence. Soigneusement élevé par ses parents, il fut nommé, très-jeune encore, secrétaire de la ville de Digne, et il fut chargé de haranguer Barras et Fréron, représentants du peuple, envoyés dans le Midi. Il leur tint ce ferme langage : « Citoyens, vous venez sans doute pour rétablir l'ordre et la justice dans nos campagnes. Les félicitations devant être le prix de services rendus, permettez-nous d'attendre, pour vous en décerner, que vous ayez accompli la mission dont nous vous supposons chargés. »

Craignant pour leur fils les conséquences de cette hardiesse, les parents de Bayle le firent partir le lendemain pour Montpellier. Le jeune homme suivit les cours de l'Ecole de médecine; cette science lui plut, et il s'y adonna tout entier. Ses cours étant terminés, il alla aux armées faire l'apprentissage de son art; il se distingua surtout dans les campagnes de la Pénin-

sule. De retour en France, et fixé à Paris, il acquit une grande et juste réputation, que ses écrits, et particulièrement ses *Recherches sur la Phthisie pulmonaire*, accrurent encore. Il mourut en 1816, à l'âge de quarante-deux ans.

La clientèle de Bayle était si considérable, qu'il était souvent obligé de se refuser aux invitations qui lui étaient adressées; mais il trouvait toujours le loisir de faire la médecine pour les pauvres. Il profitait de l'état qu'il exerçait pour connaître les misères cachées, et il les secourait avec autant de discernement que de générosité. Ses connaissances médicales, loin d'avoir affaibli ses croyances, leur donnaient une nouvelle force, et l'étude de l'organisation humaine avait augmenté son amour pour l'Auteur de tant de merveilles. Sa vie et sa mort furent d'un fervent chrétien.

## RÉBUS.

